



LA MORALE DE BOURDALOUE.

Introduction.

La première idée d'un travail sur Bourdaloue m'a été suggérée par la lecture d'une note du grand ouvrage du P. Griselle, S.J. (Bourdaloue, Histoire critique de sa prédication, Paris. 1911): " Sur Bourdaloue, il y a de quoi occuper bien des activités je conseillerais l'histoire de ses sources. Bourdaloue et la Bible (Saint Paul surtout) serait un livre à faire " (opere citato I p. 202, en note). Je commençai une étude sur Bourdaloue et la Bible, et déjà j'avais couvert beaucoup de fiches quand lamonotonie des résultats de l'enquête et la découverte de points de vue plus intéressants et plus féconds, dirigea ma curiosité vers la morale de Bourdaloue. En effet, plus j'avais dans la lecture attentif de sermonnaire, et plus ~~je~~ j'étais surpris des tendances de sa morale et de son ascétisme. J'avais lu jadis, dans l'admirable livre d'Anatole Feugère (Bourdaloue, sa prédication et son temps. Paris 1875) que " Bourdaloue s'était appliqué à prêcher la morale chrétienne dans sa portée première et dans son intégrité, sans l'outrer, sans l'affaiblir " (3^e édit. p. 204). Bourdaloue lui-même m'avait prévenu qu'il n'était le tenant d'aucune école et qu'il était tout simplement: " de la morale de Jésus-Christ..... qu'il s'en tenait dans toutes ses décisions à ce qu'il jugeait de plus vrai, de plus juste, de plus convenable selon les conjonctures " (Oeuvres complètes de Bourdaloue. édition Beauchesne. Paris 1905. T. VI. p. 472). Et je m'étais imaginé que la morale de Bourdaloue était " juste milieu " et aussi neutre et aussi exacte que son style.

Une étude plus approfondée me donna bientôt de plus en plus cette conviction: sous l'influence de son tempérament, de son milieu et, surtout, sous l'action des idées et des hommes qu'il eut à combattre, Bourdaloue avait non pas proprement altéré, mais plutôt abaissé et mutilé la morale et l'ascétisme chrétiens traditionnels. En général sa doctrine n'est pas inexacte, mais elle est souvent incomplète et, parfois, à force d'être incomplète elle devient inexacte.

J'ai tâché de préciser et de mesurer ces erreurs et ces omissions. De plus, j'ai voulu en découvrir l'origine dans les lectures, le milieu et le caractère de Bourdaloue. L'enquête sur ses lectures a fourni un résultat plutôt négatif, l'examen du milieu et du caractère a été plus fécond. Il se fait ainsi que peu à peu j'ai tâché touché, effleuré tous les aspects de Bourdaloue: l'homme, le religieux, le littérateur, le moraliste.

Je n'ai pas ajouté à sa biographie un seul fait nouveau, ni retrouvé pour l'édition de ses oeuvres un seul manuscrit perdu. Ce n'était pas mon intention et d'ailleurs, il m'eut été difficile, en Belgique, loin des bibliothèques et des archives françaises, de grossir, même très peu, le trésor des découvertes du P. Griselle (Bourdaloue, Histoire critique de sa prédication, 3 vol. Paris 1901). Mais j'ai voulu faire besogne d'interprétation. Les biographes et les critiques de Bourdaloue ont le parti-pris de la louange: "Trop épris de leur sujet, ils ne l'ont point toujours traité avec la rigueur nécessaire, prenant aisément leurs désirs pour des réalités et multipliant leurs hypothèses, sans les appuyer de recherches suffisantes, ni les distinguer souvent de points acquis et prouvés " (Griselle, op. cit. I.p.XXV). Le P. Chérot et surtout le P. Griselle, fervents adeptes des méthodes historiques et philologiques les plus rigoureuses ont fait tout

le possible pour améliorer l'édition des œuvres de Bourdaloue et pour projeter sur sa vie la lumière la plus abondante et la plus sûre. Contents de rétablir toute la vérité des "faits", ils n'ont guère cherché à en modifier "l'interprétation" traditionnelle. Parmi ceux qui ont contribué le plus à fixer cette interprétation Anatole Feugère occupe de loin la première place. (A. Feugère. Bourdaloue, sa prédication et son temps. Paris 1875). Doué d'un goût littéraire très sûr et très fin, maître d'un style alerte et vivant, il a écrit dans la première partie de son livre des pages définitives sur "l'éloquence" de Bourdaloue. Dans la seconde et la 3- partie, consacrée à "la doctrine" et à "la peinture morale" chez le grand sermonnaire, il a fait de la société française du dix-septième siècle, un des plus intéressants et des plus brillants tableaux qui existent.

Pour Feugère, le grand mérite de Bourdaloue, c'est sa profonde connaissance des mœurs de ses contemporains. Afin de le prouver, il passe en revue toutes les catégories de pécheurs, rappelle et cite les invectives de Bourdaloue contre chacune d'elles et complète et explique ces invectives par des extraits appropriés des mémorialistes et des épistoliers de l'époque. Par cette longue énumération et par ces citations multipliées, Feugère atteint sans peine le "justum volumen". Il a charmé et instruit ses lecteurs, mais il les a beaucoup plus renseignés sur les mœurs du dix-septième siècle que sur la doctrine de Bourdaloue.

Quelle est l'idée maîtresse de cette doctrine ? Comment cette idée s'est-elle formée chez Bourdaloue ? L'a-t-il rencontrée dans les vieux livres ou bien le spectacle de l'actualité l'a-t-il imposée à son esprit ? Par quels raisonnements et sous l'action de quelles circonstances cette idée maîtresse s'est-elle développée en un système complet ? L'homme et la doctrine s'opposent-ils ou s'expliquent-ils mutuellement ?

Feugère n'a pas touché toutes ces questions, il en a effleuré l'une ou l'autre, rapidement et, toujours, pour célébrer en Bourdaloue l'homme de bon sens dont la doctrine comme la vie se sont constamment tenues à égale distance des extrêmes, sur la route la plus sûre.

J'ai tâché de faire de la vie et surtout des idées de Bourdaloue un exposé plus approfondi, plus systématique et moins dominé par le parti-pris de la louange. Très souvent, il m'est arrivé de contredire ou de compléter ~~ceux~~ qui m'ont précédé dans l'étude du grand orateur. Signaler et préciser, au fur et à mesure, ces corrections ou ces compléments eut été long et compliqué. D'ailleurs ma méthode n'a pas été ^{contrôler} de ~~contrôler~~ l'un après l'autre les éloges de Feugère, de Lauras ou de Blampignon, mais de chercher dans l'étude directe de Bourdaloue, une opinion personnelle.

Pour l'appréciation de la vie et du caractère, je me suis pas beaucoup écarté de l'opinion traditionnelle, mais j'ai fortement souligné certains traits jusqu'ici peu accusés, et, surtout, j'ai tâché de mieux faire valoir l'unité de la physionomie morale de Bourdaloue.

Pour la doctrine aussi, j'ai voulu souligner et systématiser, mais si j'ai renchéri sur les éloges, prodigués à l'homme et à son caractère, hélas ! j'ai cru plusieurs fois devoir médire de la doctrine tant vantées.

En ces matières si délicates, une de mes grandes difficultés a été celle du style, et, malgré bien des efforts, trop souvent, je n'ai pas attrapé la nuance.

J'ai conscience aussi que mon travail n'est qu'un effort, une ébauche: il est plusieurs questions que j'ai signalées plutôt que résolues; il en est d'autres qui s'indiquaient d'elles-mêmes et dont je n'ai rien dit; surtout il est des preuves que j'ai écourtées et, parfois même,

semble-t-il, esquivées.

Pour traiter le sujet dans toute son ampleur, il m'aurait fallu des loisirs qui me font encore défaut. Et puis, il convient de remarquer qu'en ces matières psychologiques et morales, la démonstration mathématique n'est pas toujours possible: pour prouver "les tendances" d'un auteur, il ne suffit pas d'aligner des citations caractéristiques. Pour se faire une conviction sur ce sujet, il faut lire "toute" l'œuvre de l'écrivain, la méditer et se pénétrer lentement de son esprit, surtout si cet écrivain, comme Bourdaloue, est un homme d'action, plus préoccupé de théorie et n'ayant pas lui-même une conscience bien nette du système de ses idées. En outre, si cet écrivain comme Bourdaloue, a le souci perpétuel du juste milieu, il lui arrivera d'affirmer tantôt le pour et tantôt le contre, selon qu'il voudra réagir contre un extrême ou contre l'autre. Ainsi il est certain que Bourdaloue se méfie profondément des dévots de toute catégorie et de la dévotion de toute nuance: il est avant tout, le prédicateur du devoir pur et simple. Mais, quand il est aux prises avec les libertins qui raillent la dévotion et la proclament ~~un~~ pur pharisaïsme, Bourdaloue s'indigne et fait l'apologie de la dévotion.

N'ayant pu pousser mes recherches également loin dans toutes les directions, et néanmoins désireux de composer un ensemble cohérent et bien proportionné, j'ai résumé certaines parties trop développées et je n'en ai pas supprimé d'autres qui auraient besoin d'un supplément d'exposition ou de preuve.

A ces quelques mots d'introduction, j'ai ajouté une très courte biographie.

La bibliographie des œuvres composées par Bourdaloue et sur Bourdaloue se trouve, complète et détaillée, dans la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, par le P. Carlos Sommervogel. Bruxelles. 1891 et

dans la Bibliographie critique de Bourdaloue. Paris 1900, que le P. Griselle a fait paraître dans la collections des Bibliographies entreprises par la Société des Etudes historiques. Il serait fastidieux et inutile de transcrire ces longues listes, je me contente de signaler les principaux ouvrages dont je me suis aidé. J'en indique tout d'abord trois que j'ai plus fréquemment cités et que, pour cette raison, j'ai symbolisé par un sigle.

I. Oeuvres complètes de Bourdaloue. Nouvelle édition revue avec soin par une société d'ecclésiastiques. 6 vol. Paris. Beauchesne 1905. Sigle: N.E.

(Jusqu'ici on n'a pas encore publié d'édition scientifique des oeuvres de Bourdaloue. L'édition la plus sûre reste toujours l'édition princeps du P. Bretonneau. Comme il est difficile aujourd'hui d'avoir une édition princeps, surtout complète, j'ai cité d'après la récente édition Beauchesne qui n'est d'ailleurs qu'une réimpression de l'édition princeps. Seule, la distribution en volumes a été modifiée).

II. Bourdaloue, Histoire critique de la prédication par Eugène Griselle, S.J. Paris, 1901. Sigle: H. G.

III. Saint-François de Sales. OEUVRES complètes éditées par les Visitandines d'Annecy, sous la direction de Dom Mackey. O.B. Annecy et Paris. Sigle: E.M.

IV. Anatole Feugère: Bourdaloue, sa prédication et son temps. 3^e éd Paris. 1875.

V. P.M.Lauras: Bourdaloue, sa vie et ses œuvres, Paris 1861.

VI. Chérot: Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants. Paris. 1900.

VII. Blampignon: Etude sur Bourdaloue, 1886.

VIII. Castets: Bourdaloue, la vie et la prédication d'un religieux

au XVII^e siècle. Paris, 1901.

IX. Fortunat Strowski: Saint-François de Sales. Introduction à l'Histoire du sentiment religieux en France au dix-septième siècle. Paris, 1898.

X. Fortunat Strowski: Histoire du sentiment religieux en France au XVII^e siècle. Pascal et son temps. Paris 1907.

XI. Revue Bourdaloue. Sermons inédits, lettres, documents, bibliographie. Paris, 1902, 1903, 1904.

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-

Quand je renvoie à mon propre travail, je l'indique
par les trois lettres "Dis." (= Dissertation)

CHAPITRE I.

L'Homme: sa vie et son caractère.

La vie de Bourdaloue n'a rien de romantique: depuis son début dans la respectable demeure d'un avocat au parlement de la bonne ville de Bourges jusqu'à sa fin dans une cellule de la Maison Professe de la Coupe de Jésus à Paris, elle se déroule longuement avec noblesse et simplicité sans une secousse et sans un à-coup. L'historien de Bourdaloue qui voudrait tout connaître de son héros, après de longues et minutieuses recherches, doit avouer que le mot de Vinet sur le grand sermonnaire n'est pas encore trop simpliste: " Il prêcha, in confessa et il mourut ". (Mélanges, p. 288). (1/

A 16 ans, son collège terminé, il s'échapp^e furtivement de la maison paternelle, fait le voyage de Bourges à Paris et vient frapper, rue du

(1) Ce n'est pas cependant que nous ayons la fatuité de déclarer vains les patients et admirables travaux de tous ceux qui ont essayé de compléter la biographie de Bourdaloue, notamment les P.P. Cherot et Griselle (ce dernier surtout) ont écrit des pages que doit avoir constamment sous les yeux quiconque veut parler sensément de Bourdaloue. Néanmoins si l'éminent auteur de l'histoire critique de la prédication de Bourdaloue a corrigé bien des assertions de ses prédécesseurs et fait de nombreuses et intéressantes trouvailles, ces corrections et ces trouvailles concernent principalement l'histoire de la prédication plutôt que celle du prédicateur et en tout cas elles n'ont projeté aucun reflet "romantique" sur l'existence de ce dernier.

Pôt-de-fer, à la porte du noviciat de la Compagnie de Jésus.

Mais son père bientôt le rejoint, le ramène puis peu après, vaincu par le désir tenace de l'adolescent, le reconduit lui-même au noviciat. Et voilà, si l'on veut la première aventure, la seule de l'existence de Bourdaloue. Dès lors elle se déroulera paisible, très active et très féconde, mais nullement mouvementée et même quelque peu uniforme.

Après avoir été novice, professeur ^{d'}en humanités, étudia nt en philosophie et en théologie, il reçoit, en 1660, à l'âge de 23 ans, l'ordination sacerdotale. Les 3 années suivantes, il enseigne successivement la rhétorique, la philosophie et la théologie morale. Pendant l'automne de 1664 il commence à Nancy sa troisième année de probation. A la fin de l'été de 1665, il la termine et avec elle la longue série des épreuves que la compagnie de Jésus impose à ses membres. Des documents officiels de l'Ordre nous ont conservé le jugement que ses supérieurs portaient alors sur Louis Bourdaloue. "Talent supérieur, jugement solide, grande prudence, culture littéraire complète ". (H.G.T.I, p.247). Voici le texte latin: " Ingenium sublime, iudicium firum, prudentia bona, profectus in litteris, magnus in omnibus".

Dès lors il est chargé d'annoncer la parole de Dieu. Pendant quatre années, il remplit ce ministère en province. Au mois d'octobre 1669, à 31 ans, il arrive à Paris.

Et immédiatement, c'est le grand succès. Il n'y a pas trois mois qu'il est dans la capitale et déjà les valets se rendent à l'église dès 6 heures du matin et gardent les places de leurs maîtres pour le sermon de trois heures de l'après-midi. (H.G.I). Il y est à peine depuis une année et il donne l'Avent aux Tuileries.

Il prêche divinement bien il passe infiniment tout ce que nous avons oui " écrit M^e de Sévigné (t.II, p.20, n.2). ^{éd. Hachette} " Il acquiert un renom prodigieux au point de paraître et d'être communément appelé le prince de l'éloquence sacrée (H.C.I.329).

35 années durant, avec une ardeur et une faveur -du premier coup à leur apogée et qui jamais ne connaissent de déclin- il prêche la ville et la cour. Il la confesse aussi et se fait en particulier, la réputation de préparer admirablement à la mort.

Il n'y a pas que les grands seigneurs qui lui font leurs confidences, les pauvres gens, que sa bonhomie a vite fait de mettre à l'aise, s'ouvrent à lui volontiers. D'ailleurs les marquis et les précieuses n'ont pas le monopole de son éloquence: les malades des hôpitaux, les prisonniers et les villageois entendent aussi le grand orateur.

Doué d'un tempérament d'homme d'action que la besogne n'effrayait pas et, dès ses débuts, victime d'un succès inoui, il fut entraîné dans l'engrenage des occupations absorbantes et des relations multiples où fuit et s'émiette le temps des prédicateurs en vogue. Descendant de chaire, il s'essayait au confessionnal. rentré en chambre, pour préparer le sermon du lendemain et satisfaire ses nombreux correspondants, il en sortait bientôt, rappelé au confessionnal ou mandé en hâte au chevet d'un mourant.

Et durant une si longue carrière, aucune lassitude du public, aucune défaillance du talent ou de la santé, pas de maladresse ou de malchance(1)

(1) Heureux que pendant plus de quarante années d'apostolat, il ne lui soit rien échappé ni dans ses Discours publics, ni dans ses Conférences particulières que la critique la plus exacte pût attaquer, dans des temps pourtant où rien n'était pardonné, où les plus petites choses étaient relevées. (Grand dictionnaire historique de Moréri, éd. de 1707. Cfr. Revue Bourdaloue, 1 octobre 1903, p. 607. Cfr. aussi N.E.T.I, p.34 (Lettre du P. Martineau).

nul préceptorat princier, nulle grosse préleude. La mort seule mit fin à ce glorieux surmenage apostolique, jamais interrompu, ni même seulement modéré. Prédicateur et confesseur continûment, Bourdaloue le fut aussi exclusivement. Dans un temps où un évêque pouvait gouverner l'Etat par l'intermédiaire d'un capucin, le prédicateur des rois " quoiqu'il ait eu la confiance de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la France (Lettre de Lamoignon N.E.I.39) ni dans la lumière de la science, ni dans la pénombre des coulisses, ne joua jamais le moindre rôle politique. Non seulement, ni de loin, ni de près, il ne toucha pas à l'établissement des impôts ou aux négociations diplomatiques, mais même le conseil de conscience ne le compta jamais parmi ses membres titulaires ou correspondants.

Il ne fit pas davantage oeuvre d'homme de lettres ou de savant: pas de " Dialogues sur l'Eloquence ", pas d' " Histoire des Variations ", pas de " Commentaires de Virgile ", de " Rapide exposé des doctrines jansénistes ". Dieu sait cependant s'il les connaissait et les aimait !

Bien plus, ce médecin des âmes, content d'accomplir toute la pratique de sa fonction, n'en a jamais formulé la théorie et nous n'avons de lui, ni de " Traité de l'éloquence de la chaire ", ni d' " Introduction à la vie dévote ".

C'est que la vie de Bourdaloue est avant tout une vie d'action, bien plus qu'une vie de pensée. L'action - la sienne et celle des autres - y enserme, y déborde, y pénètre la pensée. Celle-ci n'est vraiment plus de la pensée, c'est de l'action prolongée, reflétée, commencée.

En dehors des heures, bien rares, où il pouvait se livrer au travail solitaire de la pensée, quand il prêchait la Cour, confessait les pécheurs, encourageait les moribonds, ce qui s'imposait à la pensée de

Bourdalous, c'était l'action de ses contemporains dont mieux que personne il voyait le spectacle ondoyant et divers et connaissait les ressorts cachés.

Rentré dans sa cellule, pour y retrouver une solitude bien courte et souvent interrompue, il n'avait ni le loisir ni le goût de s'arracher à l'actualité présente et pressante pour s'abstraire dans des spéculations sur l'universel ou se plonger dans l'étude du passé. Avant ce soir, il faut composer ce sermon, il faut répondre à ces lettres, il faut résoudre ces cas de conscience. Il faut préparer l'action dont on vient de sortir et où l'on va rentrer. Et ce faisant, les petites comédies ou les petites tragédies dont, le jour même, Bourdaloue a été le spectateur ou le confident reviennent à sa mémoire. Il ne repousse pas ces souvenirs, il évoque même d'autres drames anciens ou récents, il compare, il fusionne, il juge. Et demain, ou dans quinze jours, du haut de la chaire, il racontera la comédie du jansénisme ou les drames des poisons. Le décor sera sommairement indiqué, les noms des personnages seront omis, mais leurs actions et surtout leurs caractères seront analysés et décrits avec une impitoyable exactitude; et finalement, les auditeurs seront objurés d'avoir à jouer la comédie humaine de façon plus chrétienne.

Et voilà comment chez Bourdaloue, la pensée se fait la très humble servante de l'action, disparaît souvent devant sa maîtresse et toujours lui cède le pas.

Ce souci rigoureux de s'employer sans relâche dans le cercle monotone et restreint du devoir professionnel, alors que de toutes parts s'ouvraient des avenues plus pittoresques et plus glorieuses, décèle un rare ensemble d'énergiques et délicates vertus -le zèle, la piété, la modestie, le désintéressement et bien d'autres- pratiqués avec une telle

constance dans la durée, l'uniformité et l'intensité qu'on peut parler d'héroïsme.

L'extrême indigence de nos renseignements sur l'enfance et la jeunesse de Bourdaloue, nous empêchent d'esquisser la formation de son caractère. Quels étaient les ressources et les déficits naturels de ce tempérament ? Par quels combats, sous quelles influences décisives, a-t-il trouvé son équilibre ? Et même y a-t-il eu de vrais combats ? Et ne faut-il pas parler plutôt d'évolution lente et progressive ?

On incline vers cette dernière hypothèse quand on constate que dès que nous pouvons le connaître, c'est-à-dire aux environs de la trentaine, Bourdaloue apparaît définitivement fixé: l'examen le plus attentif de sa longue carrière ne parvient pas à surprendre dans son talent, sa vertu et son succès, un fléchissement, un progrès, une transformation quelconque. Une telle stabilité chez l'homme mûr, ne fait pas soupçonner chez l'adolescent beaucoup de mobilité et d'inquiétude. Et cette raison qui triomphe despotiquement dans ses discours, cette parfaite maîtrise de soi, cette modération indéfectible, cette incomparable prudence, célébrées à l'envi par ses supérieurs, ses confrères et ses pénitents (p.e.cfr. la lettre du P. Martineau N.E.I.p.31 et la lettre du Président de Lamoignon N.E.I.p.37) furent-elles conquises à la pointe de l'épée sur une sensibilité et une imagination tumultueuses ?

Il ne faut pourtant pas exagérer et parce qu'un homme n'a pas eu l'écriture bariolée et la vie aventureuse, l'accuser d'apathie et le reléguer parmi les enfants condamnés à la sagesse perpétuelle par leur incapacité d'être méchants.

La force qui éclate partout dans ses discours, la fréquence et par-

fois la violence de son indignation, le feu et la rapidité de son débit (N.E.I.p.63); à 16 ans, son départ furtif de la maison paternelle, à 70 ans, son inlassable activité, révèlent une nature ardente et spontanée.

Et quelques mots discrets de Bretonneau (une douceur qui devait lui coûter, du tempérament dont il était N.E.I.p.65) confirmés par une petite phrase du Président de Lamoignon: " Toute sa vivacité ne lui laissait jamais échapper la moindre impatience quand il s'agissait d'une affaire importante, " (N.E.I.p.39), nous montrent que si la grâce n'avait pas adouci la nature, nous devrions aux jansénistes quelques piquantes anecdotes sur la mauvaise humeur de Bourdaloue.

Si les nerfs étaient irritables, le coeur était affectueux et compatissant, " il aimait le commerce de ses amis, mais un commerce aisé, sans étude et sans contrainte souvent il perdait un temps aussi cher que le sien, pour remplir les devoirs d'une pure amitié et d'une reconnaissance fondée uniquement sur les sentiments d'estime qu'on avait pour lui. (Le Président de Lamoignon N.E.I.pp.38 & 39).

S'il n'avait pas eu de coeur, comment aurait-il eu un don tout spécial pour consoler les agonisants et où aurait-il puisé ces accents si sincères et si profonds, avec lesquels devenu soudain lyrique, il faisait confiance à l'auditoire de son amour filial pour la Compagnie de Jésus ? (N.E.VI.p.256).

Cette abstinence totale de toute occupation profane -n'eut-elle été profane que par le moindre de ses aspects- dénote un zèle exclusif et ardent pour le salut des âmes. D'ailleurs tous les contemporains le signalent et se seraient-ils tus que la simple lecture de quelques sermons de Bourdaloue nous dirait combien son âme était apostolique. Tant ils sont dégagés de tout ornement " littéraire " comme de toute dégression

" scientifique ", tant surtout ils sont vivifiés par le seul et fort désir de faire du bien.

Un zèle aussi bien partagé ne s'explique pas sans une foi profonde qui à son tour ne pouvait se maintenir à un tel point de fécondité sans l'aliment quotidien d'une piété peu commune. Le P. Martineau, supérieur et confesseur de Bourdaloue a fait de sa piété un éloge qui n'a rien de banal (N.E.I.p.35). Mais ce ne fut pas sans de pénibles efforts. Car il y avait si peu de traits édifiants à citer: " Une dévotion d'appareil n'était point de son goût et l'on ne pouvait être plus ennemi de l'ostentation " (ibidem) dit-il lui-même de son pénitent, avec un dépit d'autant plus vil que lui, son confident attitré il savait toutes sortes de belles choses qu'on ne montrait qu'à Dieu et à son confesseur, mais à ce dernier à la condition de se taire. " Sur combien d'autres choses la modestie du Père Bourdaloue a-t-elle jeté un voile qu'il n'est pas possible de lever ? Car, content de plaire aux yeux de Dieu, scrutateurs des coeurs, il cachait à ceux des hommes tout ce que la loi de l'édification ne l'obligeait pas de faire paraître. Une dévotion d'appareil n'était point de son goût, et l'on ne pouvait être plus ennemi de l'ostentation (N.E.I.p.35).

Pauvre Père Martineau ! Mais son dépit lui-même montre mieux que tout le reste la profondeur de cette piété qu'il était seul à connaître dans toute sa réalité.

Ce n'est pas seulement sa dévotion que Bourdaloue s'appliquait soigneusement à ne pas étaler. Ce prédicateur qui s'est obstinément cantonné dans sa fonction de prédicateur sans jamais sacrifier, même un peu aux lettres ou à la science devait avoir un culte pour la modestie. " On ne pouvait être plus ennemi de l'ostentation, de la pose dirait-on aujourd'hui. On en chercherait vainement l'apparence dans tous ses sermons

et si dissimuler le moi est d'un classique, Bourdaloue, sous ce rapport, est le moins romantique des écrivains. Pas de confidences au public, pas de souvenirs personnels, pas de préciosité, pas de pédantisme; aucun des procédés directs ou indirects, conscients ou inconscients par lesquels s'exhibe le moi de l'orateur (Cfr. Brunetière, L'évolution des genres. T.I. L'évolution de la critique. pp.89 & 90).

Si peu d'ornements superflus qu'il n'y en a pas même assez d'utilés, une telle crainte de l'égotisme que sa manière -qui rappelait à Brunetière le style glacial de Calvin (Cfr. Manuel de l'histoire de la littérature française, p.210)- a quelque chose d'impersonnel.

La simplicité de l'orateur se retrouve dans l'homme privé. La vertu de Bourdaloue n'avait rien de farouche et ses contemporains ont signalé avec insistance que ce religieux toujours si exact à ne jamais sortir des bornes de sa profession, était, cependant, ^{selon} toute la force ancienne du mot: un " honnête " homme.

" Après l'avoir admiré dans la chaire, on l'admirait dans l'usage de la vie. Où n'était-il pas reçu avec plaisir ? " (Bretonneau N.E. I.p.65).

" Loin d'affecter une autorité rebutante et dont bien des gens de sa profession se font un mérite, il prévenait par un air honnête et affable. Austère pour lui-même, exact à observer ses devoirs, il était indulgent pour les autres, sans rien perdre de la sévérité évangélique et sans donner dans aucun relâchement. Ses manières ont plus attiré d'âmes dans la voie du Seigneur, que celles de bien d'autres, qui s'imaginent que la vraie dévotion consiste autant dans l'extérieur que dans l'intérieur. " (Le Président de Lamoignon, N.E.I.p.40).

" Bien de l'agrément dans la conversation, un air engageant, des

manières aisées, quoique respectueuses et graves, une douceur qui lui devait coûter du tempérament dont il était; mais par dessus tout, une modestie qui lui attirait d'autant plus d'éloges, qu'il avait plus de peine à les entendre " (Bretonneau, N.E.I.p.65).

Plus que le zèle et surtout plus que la piété, cette modestie intransigeante est un des traits les plus saillants de cette physionomie qui s'obstine à s'effacer dans l'ombre. Cependant, ce n'est pas le principal. Il est une vertu de Bourdaloue que ses contemporains célèbrent à l'envi et qui explique la pureté de son zèle et la rigueur de sa modestie: c'est son incomparable droiture.

" Cette entière sincérité ne fait pas moins d'honneur à son caractère qu'à son talent -ou plutôt son talent et son caractère ne font qu'un- témoignage que lui ont rendu ses contemporains;- et tous ceux qui en ont parlé;- catholiques et protestants. " (Brunetière, Manuel de l'histoire de la littérature française, p.210). " Nulle considération ne fut capable d'altérer sa franchise et sa sincérité ". (Dictionnaire historique de Moréri. Ed. de 1707, Cité dans la Revue Bourdaloue 1 octobre 1903). " Il était naturellement vif et vrai: il ne pouvait souffrir le déguisement et l'artifice. " (Lettre du Président de Lamoignon. n. E.T.I.p.38). " Je n'aim~~ai~~ai personne davantage à cause de l'aimable candeur de son âme; il avait en effet le coeur ouvert, et pour ainsi dire, transparent. " (Pierre Daniel Huet, évêque d'Avranches. De rebus ad eum pertinentibus. Amsterdam 1718, p.405.) (//

(//) Voici le texte latin: " propter amabilem quemdam animi candorem, nemo mihi fuit amior; erat enim in eo pectus apertum, et ut ita dicam, pellucidum.

Saint-Simon poursuivait la Compagnie de Jésus d'une haine de duc et pair il ne négligeait aucune occasion de décrire ses contemporains et il a buriné d'admirables et terribles portraits de Révérends Pères. Cependant il n'a pas fait celui de Bourdaloue. Peut-être parce qu'il eut été trop flatteur. Une seule fois, il en parle et alors la force de la vérité lui arrache cet éloge significatif: " Le P. Bourdaloue aussi droit en lui-même que pur dans ses sermons " (Mémoires, éd. Hachette, I, 431). Il suffit d'ailleurs de lire quelques pages de Bourdaloue pour se convaincre que sa parole ne connaît à aucun degré la réticence ou le détour et que sa franchise, tout spontanément confine parfois à la brutalité. " Nous entendîmes, après le dîner, le sermon du P. Bourdaloue qui frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers contre l'adultère; sauve qui peut, il va toujours son chemin. " (Sévigné éd. Hachette VI, 332). Et, si sa parole raisonneuse est parfois soulevée par le souffle de la grande éloquence, c'est quand, se heurtant à l'hypocrisie, il pousse le cri de l'honnête homme indigné (Voyez entre autres: M.E.III, p.298).

Les meilleurs des hommes gâtent souvent les meilleures de leurs vertus par l'exagération. C'est l'inévitable impuissance humaine qui réclame, en morale comme en science, la spécialisation et, souvent, l'hypertrophie. Chez certains, c'est en outre, étroitesse d'intelligence, à laquelle, chez d'autres s'ajoute l'affectation d'une qualité qui a trop pris conscience d'elle-même.

Spécialement, les natures droites sont tentées de pervertir la rectitude. Surtout, si elles sont un peu bornées, elles seront facilement brutales, et si de plus elles sont un peu vaniteuses, elles seront aussi fanfaronnes, d'autant plus que la droiture jouit chez les hommes

d'une particulière estime.

Des limites de son intelligence ou de celles de sa modestie, la droiture de Bourdaloue n'avait rien à craindre. Mais son " tempérament ", dont " le feu ", " la sincérité vive et passionnée ", se trahissent jusque dans son éloquence de vieillard, l'auraient certainement induit à quelques vivacités regrettables, s'il n'avait, dès le premier coup, poussé sa droiture, comme toutes ses autres vertus, à ce point de perfection qui découragea toujours la critique la plus pénétrante et la plus hostile.

Et c'est avant tout, parce que sa droiture resta droiture et ne fut jamais posée ni violence, que cette vertu dominante, aussi bien que toutes ses autres qualités, se laisse difficilement illustrer par l'anecdote.

Cette remarque vient à propos, au moment où nous allons résumer, en les précisant et les complétant, nos rapides réflexions sur la vie et la vertu de Bourdaloue. Il semble avoir voulu de parti-pris décourager ses biographes, car vraiment, il y a trop bien réussi. Bien que munis des méthodes les plus récentes et les plus perfectionnées, ses derniers historiens n'ont guère ajouté aux très sobres renseignements fournis par leurs prédécesseurs et même, ils ont retranché plus d'un détail piquant, mais, reconnu légendaire. (1/)

(1/ Seulement, si beaucoup de patience et de perspicacité se sont dépensées à découvrir et à vérifier les faits, on s'est moins préoccupé de commenter ces faits, peu nombreux, il est vrai, mais assez significatifs. Ce travail d'interprétation, nous l'avons tenté, au moins dans la mesure où il pouvait servir notre but principal: l'exposé des doctrines spirituelles de Bourdaloue.

Malgré la pénurie des faits positifs, nous pouvons constater avec certitude que cette vie fut principalement une vie d'action bien plus que de pensée. Dès le début jusqu'à la fin cette action fut intense; dès le début jusqu'à la fin elle eut une direction rigoureusement unique: le service des âmes par la prédication et la confession; dès le début et jusqu'à la fin, elle assujettit la pensée dans une dépendance étroite.

C'est que, dès le début jusqu'à la fin, l'ardeur naturelle du tempérament, une conception sévère et un accomplissement plus rigoureux encore du devoir d'état, un éclatant succès, -sans aurore et sans déclin- une santé tenace, se coalisèrent pour engager et maintenir l'existence de Bourdaloue dans une activité continue, uniforme, presque monotone, mais toujours fervente, bien que jamais désordonnée.

La vertu n'a pas un aspect plus accidenté que la vie. Elle est éminente: les éloges des contemporains sont si catégoriques et si unanimes qu'ils emportent la conviction. Mais ils sont encadrés et soutenus par si peu de détails et de faits qu'ils évoquent une image bien terne et bien floue. Aussi, les historiens n'ont guère eu la tentation d'accentuer et d'aviver cette grisaille. Ils passent rapidement sur le caractère de Bourdaloue et vont droit à son oeuvre vaste, complexe et vivante. Cependant, jamais peut-être il n'y eut de rapports plus étroits entre l'homme et son oeuvre. Il n'était pas en notre pouvoir de multiplier les documents, mais, en dépit de leur rareté -qui d'ailleurs, elle-même, à sa manière, rend témoignage- nous avons essayé d'accuser les traits principaux de la physionomie et de les accentuer selon leur importance relative.

Nature ardente, affectueuse, irritable, mais fort tôt maîtrisée par une raison ferme, limpide dans ses concepts et rigoureuse dans sa

logique.

Dominant et vivifiant tout l'être moral, une droiture incomparable: elle inspire cette idée sévère et cet accomplissement rigoureux du devoir d'état qui sont à la base de l'impeccable régularité du religieux et de sa piété profonde comme du zèle inlassable de l'apôtre; elle met sur les lèvres du prédicateur la rude franchise et la sainte indignation; elle élague impitoyablement du style, de la vertu, de toute l'attitude l'affectation et l'extraordinaire.

Et tout cela fait un excellent religieux, mais aussi un parfait honnête homme, vivant sans doute d'une vie surnaturelle intense^{nse}, chez lequel, cependant, la rectitude frappe plus que la piété, la modestie autant que le zèle et la prudence non moins que la charité.

Et tout cela fait une vertu irréprochable, désespoir de la critique la plus malveillante, mais un peu calme et un peu terne car l'amour du raisonnable et l'horreur de l'affectation^{ven} ont impitoyablement chassé toutes les admirables singularités qu'inspire aux saints la folie de la croix.

CHAPITRE II.

L'Epoque. -----

Evidemment nous n'avons pas l'intention d'esquisser, même à grands traits, le tableau de la civilisation française au XVII^e siècle. D'abord, la matière est à la fois trop vaste, trop rabattue et trop inexplorée. (1)

Ensuite, ce serait trop nous éloigner de notre sujet. Nous nous contenterons de rappeler dans la situation morale et religieuse, quelques traits, qu'il faut souligner, si l'on veut comprendre la prédication de Bourdaloue.

(1) " L'ensemble des travaux sur la société française, au XVII^e siècle est insuffisant et désordonné. Nous connaissons mieux la société française au moyen-âge, la société romaine, la société de l'ancienne Egypte, que la société française au XVII^e siècle, demeurée obscure sous le décor de Versailles. Ce qui est certainement absurde. (Hist. de France. Lavissee. T.VII, V.I. p.323).

Il est très difficile de donner l'état moral d'une société. On risque toujours de pousser au noir. Il semble bien que les mœurs n'aient été bonnes en aucun temps Et il faut se garder de tirer de ce procès célèbre (celui du drame des poisons) des conclusions trop générales. (Lavissee. Hist. de France. T.VII, V.II. p.406).

Au point de vue religieux, le dix-septième siècle est peut-être le plus brillant de toute l'histoire de France. C'est le siècle de la contre-réforme triomphante, où le catholicisme français trouve dans le sentiment du danger, de la lutte et de la victoire, un magnifique regain de vitalité et d'énergie. Pour satisfaire aux nécessités de la bataille contre l'hérésie et pour apaiser la soif intense de renouveau intérieur qui tourmente les âmes orthodoxes, sur tous les points de la vieille France surgissent de nouveaux ordres religieux et de nouvelles fraternités laïques, les oeuvres d'apostolat et de miséricorde^{se} multiplient, de nombreux ouvrages de controverse et de piété s'écrivent, d'excellents, parfois d'incomparables prédicateurs honorent la chaire de vérité, et surtout, signe manifeste de la présence de l'Esprit de Dieu, abondent les saints de tout sexe, de tout habit et de toute condition.

Le P. Condren, successeur du Cardinal de Bérulle en qualité de général de l'Oratoire, avait coutume de dire que le dix-septième siècle était le siècle des saints et ne cédait en rien aux premiers temps de l'Eglise et qu'il y en avait tant et plus.

Qu'il suffise de rappeler parmi les plus célèbres St. François de Sales et Sainte Chantal, fondateurs des Visitandines, St. Vincent de Paul, fondateur des Lazaristes, Madame Legras, fondatrice des Soeurs de Charité, le Cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire de France, M. Olier, fondateur des Sulpiciens, la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, qui introduisit le Carmel en France, le Vénérable Jean Eudes, fondateur des Eudistes, le duc de Ventadour, l'initiateur de la fameuse Compagnie du Saint-Sacrement, le Baron de Renty, le directeur laïque de la Vénérable Marguerite du Saint Sacrement et le fondateur de l'Association des Frères cordonniers, la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque

le Vénérable Père de la Colombière.

L'impulsion de cet état-major de saints et de saintes mystiques, entreprenants et pratiques, la conversion d'Henri IV et d'ailleurs l'aversion profonde et spontanée de la grande masse des citoyens, assurèrent en France la défaite irrémédiable du protestantisme.

La religion catholique resta la religion de la France, non seulement reconnue et protégée officiellement par les Pouvoirs Publics, mais aussi acceptée sincèrement par la grande majorité de la nation.

Peu à peu le chiffre des protestants décroît pour faire, à l'Edit de Nantes, une chute brusque et profonde.

Dans quelques villes vivent quelques poignées de Juifs parqués dans leurs quartiers par le magistrat et condamnés au port de la livrée jaunâtre.

Mais, plus redoutable que les juifs et les protestants, se multiplie dans l'ombre l'espèce " libertine ". Comme alors, libertinage de moeurs allait presque toujours de pair avec libertinage de pensées, on appelait libertins " les athées ". Certains soirs, dans certains cabarets, hermétiquement fermés aux investigations de la maréchaussée, il se ^{tenait} ~~tenait~~ entre hommes seuls et bien sûrs de leur mutuelle discrétion des conversations impies dont peu à peu les échos se propagent toujours de plus en plus audacieux dans les salons et même jusqu'à la Cour.

Mais, de temps entemps, le roi fait brûler un de ces messieurs qui s'aventurent trop et d'ailleurs l'opinion publique note encore d'infamie qui conque est soupçonné d'athéisme. Il faut l'avouer: les moeurs gloutonnes et débauchées de ces philosophes et leur grande ignorance (Cfr. Fortunat Strowski, Pascal et son temps. I ch. III. Les Libertins) n'étaient pas faites pour leur concilier un grand prestige. Après la

mort de Louis XIV, ils conquièrent de plus en plus droit de cité dans le monde élégant. Bientôt, les principaux écrivains font partie de leur corporation, et par le succès de leurs livres et de leurs conversations " philosophiques " s'assurent, dans la plus haute société, la pré^{xi}séance sur les ducs et les marquis.

Au dix-huitième siècle, le courant libertin s'étale au grand jour et prend vite l'allure et les proportions d'un torrent dévastateur. Au dix-septième siècle, c'est un mince ruisseau qui chemine sans honneur par des voies souterraines.

En pays protestant, musulman ou maçonnique, les catholiques, victimes des persécutions officielles ou des sarcasmes de l'opinion puisent dans l'infortune une ferveur spéciale. Ils se sentent surveillés de près par leurs adversaires et ceux d'entre eux, dont les croyances et les mœurs sont ruinées, abandonnent la communauté fidèle et vont se perdre dans la masse des indifférents ou des ennemis.

Au contraire, quand les faveurs du pouvoir et de l'opinion protègent le catholicisme, la prospérité fait tort à la ferveur de beaucoup et tous ces chrétiens médiocres qui, sous un autre régime, déserteraient l'Eglise, ne songent pas à la quitter. La routine, le respect humain, la crainte de la justice, souvent même un reste de piété sincère préservé par l'ambiance, les maintiennent au moins dans la pratique extérieure de la religion.

Les mœurs de ces chrétiens superficiels ne sont pas conformes à la sévérité évangélique et toute la communauté chrétienne en souffre un grave scandale: elle s'habitue à rencontrer chez le même individu, la religion et le dévergondage; plusieurs exagèrent l'importance du culte γ , diminuent celle de la morale et même s'imaginent un Dieu débon-

naire, avide d'encens et de prières, mais fort commode sur l'observation des préceptes.

C'est ce qui arriva au dix-septième siècle et Sa Majesté Très Chrétienne, Louis XIV, lui-même, nous offre un exemple frappant de cette bizarre oblitération du sens religieux. Croyant sincère et pieux, il enfreignit habituellement, ^{avec} ~~avec~~ la plus sereine désinvolture, les saintes lois du mariage. Il ne s'en cacha pas, ni devant sa cour, ni devant son bon peuple, et son bon peuple n'en fut pas trop étonné. Lisez Saint-Simon: " (Louis XIV) n'a de sa vie manqué la messe qu'une fois à l'armée, un jour de grande marche, ni aucun jour maigre, à moins de vraies et très rare incommodité, il manquait peu de sermons l'avant et le carême, et aucune des dévotions de la semaine sainte, des grandes fêtes, ni les deux processions du saint-sacrement.... s'il entendait le moindre bruit ou voyait causer pendant la messe.... le trouvait fort mauvais. Il manquait rarement le salut les dimanches, s'y trouvait souvent les jeudis, et toujours pendant toute l'octave du Saint-Sacrement" (Saint-Simon, Mémoires, Ed. Chéruel, T.XIII pp.99-100).

..... (le roi) donna au monde le spectacle nouveau de deux maîtresses à la fois. Il les promena aux frontières, aux camps, des moments aux armées, toutes deux dans le carosse de la reine. Les peuples accourant de toutes parts se montraient les trois reines, et se demandaient avec simplicité les uns aux autres s'ils les avaient vues. (Ibidem, t. XIII, p. 2).

Et d'Ormesson nous apprend dans son journal que la vertueuse Marie-Thérèse elle-même ne gardait pas à Louis XIV une rancune exagérée.."

Je fus après à la messe du Roi, où étaient la Reine, M. le Dauphin, Monsieur et M^{elle} de la Vallière que la Reine a prise après d'el-

par complaisance pour le Roi. En quoi elle est fort sage " (d' Ormesson. Journal cité par Arnède Barine. La Grande Mademoiselle. Rev. des deux Mondes, 1904, 4, p. 852).

Il ne faudrait pas chercher longtemps dans les Mémoires et les correspondances de l'époque pour rencontrer beaucoup d'imitateurs de leur souverain: avec une inconscience monstrueuse, ils mêlent dès dans des proportions diverses l'inconduite et la piété. Bourdaloue les appelle " chrétiens de pure spéculation ils n'ont pas perdu l'habitude et le don de la foi; ils ne contestent aucune de ses vérités et ils les respectent toutes; ils pensent bien: mais s'il faut passer à la pratique, c'est là que leur foi se dément, ou qu'ils la démentent eux-mêmes par l'inutilité de leur vie, et souvent même par les plus honteux dérèglements n'est-ce pas une contradiction énorme, d'être chrétien dans la créance et païen ou plus que païen dans les mœurs. (Pensées. La Foi sans les Oeuvres. N.E.VI.p.366).

Et la statistique de Bourdaloue est si sévère que sur mille chrétiens il peut à peine en compter un qui ne soit pas de " pure spéculation " (Ibidem, p.367).

" Faut-il qu'un prédicateur de l'Evangile en soit réduit à faire publiquement cet aveu ? Omnes declinaverunt (Ps.13); Tous se sont égarés; ils ont tous quitté les voies de la sainteté qu'on leur avait tracées et où ils étaient appelés, pour s'engager dans leurs voies propres, dans la voie de leur ambition, dans la voie de leur intérêt entre eux le plus grand nombre est celui des pécheurs; c'est-à-dire que pour un ^tjuste qui se sépare de la multitude, nous pouvons compter mille pécheurs

Encore s'ils savaient, dans leur iniquité, se prescrire de certaines bornes et demeurer dans les limites d'une certaine pudeur; mais

y a-t-il rien dans les plus sales passions de si infect et de si honteux où ils ne se laissent entraîner ". (Sermon sur le zèle pour l'honneur de la religion. N.E.III, p.599). Et Bourdaloue parle ici de chrétiens croyants et pratiquants " qui déshonorent leur foi et qui, sans la renoncer peut-être d'esprit et de cœur, la renoncent dans la pratique et par leurs actions criminelles " (Ibidem p.599) et l'exposent ainsi "aux railleries et aux sanglantes outrages des impies, des athées, des partisans de l'hérésie " (Ibidem p.598).

Parmi les chrétiens " de pure spéculation ", les faux dévots atteignent l'idéal du genre. Ils renchérissent sur l'extérieur de la vie religieuse, ils font profession ouverte de haute piété et de haute vertu; de l'une et de l'autre ils ont toutes les apparences et même quelques réalités, mais l'orgueil, la dissimulation, l'envie, la routine et parfois pis encore vicient profondément leurs meilleures qualités.

La fausse dévotion est une excroissance morbide qui peut s'observer à toutes les époques. Mais au dix-septième siècle elle s'est propagée avec un bonheur exceptionnel, au point d'attirer le mépris sur la dévotion la plus saine.

" Quelle idée ont de la piété les gens du monde, qu'en pensent-ils, et comment en parlent-ils ? Prévenus des préjugés que tant d'épreuves ont établi dans le monde, comme des principes incontestables contre le parti de la dévotion, ils se persuadent que toutes les personnes dévotes tendent à leurs fins; que l'un veut s'insinuer dans le parti d'un grand, que l'autre ménage un appui dont il a besoin, que celui-là s'est mis en tête de se faire un tribunal et de diriger, que celui-ci a d'autres attaches encore plus criminelles.

C'est ainsi qu'on s'explique, et vous savez avec quel mépris.

Jusque là, que ce qui devrait être un éloge, est devenu, par la plus triste décadence, un reproche; et que le terme de l'homme dévot, de femme dévote, qui, dans sa propre signification, exprime ce qu'il y a dans le christianisme de plus respectable, porte présentement avec soi/ comme une tache qui en obscurcit tout l'éclat et le ternit. (Sermon sur la vraie et la fausse piété. Pour le V^e Dim. après la Pentecôte, 2^e partie, N.E.III.328).

" Moi dévote ! qui, moi ? m'écriai-je à mon tour

L'esprit blessé d'un terme employé d'ordinaire,

Lorsque d'un hypocrite on parle sans détour ".

Deshouillères, au P. de la Claise.

Au dix-septième siècle, le faux dévot était si fréquent dans la réalité qu'il devint un véritable type littéraire. Molière ne fut pas le seul à caricaturer Tartufe. Presque tous les écrivains, illustres ou non, y ont été de leur portrait ou de leur épigramme et facilement on ferait une grosse anthologie où s'accumuleraient les témoignages les plus variés contre ceux qui " faisaient un salmigondis perpétuel de dévotion et de piété. " (Le Cardinal de Retz).

Voici du moins quelques-unes des pièces du procès:

Les dévots ne connaissent de crite que l'incontinence; parlons plus précisément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence. La Bruyère XIII.

Sais-tu bien cependant, sous cette humilité,

L'orgueil que quelquefois nous cache une bigote,

Aleippe, et connais-tu la nation dévote.

Boileau, Sat. X.

Car d'un dévot souvent au chrétien véritable

La distance est deux fois plus longue, à mon avis
Que du pôle antarctique au détroit de Davis.

Boileau, Sat. XI.

Fâche-t-on un dévot, c'est Dieu qu'on fâche en lui;
Ces apôtres du temps, qui des premiers apôtres
Ne nous font point ressouvenir,
Pardonnent bienmoins que nous autres.

Deshouillères, au P. de la Chaise.

On peut impunément, pour l'intérêt du ciel
Être dur, se venger, faire des injustices;
De la dévotion, c'est là l'essentiel.

(Ibidem).

Ces dévots indiscrets dont le zèle incommode,
Pour les rendre saints à la mode,
Leur forme une conduite et fait des lois à part,
Au lieu de s'avancer par un secret mérite
Perdent ce qu'en commun dans la règle on profite,
A force de vivre à l'écart.

Corneille, Imitation, III, 13.

(Corneille traduit très librement le chapitre de l'Imitation, et probablement, s'il n'avait pas vécu au dix-septième siècle, n'aurait pas vu dans celui " qui se subtrahere nititur ab oboedientia " un saint à la mode. ")

Quelle est cette dévotion pour la Sainte Vierge, que je vois pratiquée par les chrétiens ? Ils se font des lois, et ils les suivent : ils s'imposent des obligations, et ils y sont ponctuels. Cependant ils méprisent celles que Dieu leur inspire impose, et violent har^diment ses lois les plus saintes. ... Nous croyons avoir tout fait pour la Sainte

Vierge, quand nous avons élevé sa gloire au-dessus de tous les chœurs des anges, et porté sa sainteté jusqu'au moment de sa conception. Mes frères, je loue votre zèle; et je sais que sa dignité surpasse encore de bien loin toutes vos pensées. Mais si la tâche originelle vous fait tant d'horreur que vous ne pouvez la souffrir en la sainte Vierge, que ne combattez-vous en vous-même l'avarice, l'ambition, la sensualité, qui en sont les malheureux restes ? Celui-là est inquieté, s'il n'a pas dit son chapelet et ses autres prières réglées; ou s'il manque quelque Ave Maria à la dizaine: je ne le blâme pas; à Dieu ne plaise ! je loue dans les exercices de piété une exactitude religieuse. Mais qui pourrait supporter qu'il arrache tous les jours sans peine quatre ou cinq préceptes à l'observance du saint Décalogue, et qu'il foule aux pieds sans scrupule les plus saints devoirs du christianisme ? (Bossuet, Sermon pour la fête de la Conception. Ed. Labaroq, pp.627-628).

Trois ou quatre communions par semaine et pas un point retranché ni de son extrême délicatesse et de l'amour de soi-même, ni de son intérêt propre, de son aigreur ou de sa hauteur d'esprit; deux heures d'oraison par jour et pas un moment de réflexion sur ses défauts les plus grossiers, enfin beaucoup d'oeuvres saintes et de pure dévotion, mais en même temps une négligence affreuse de mille articles essentiels, ou par rapport à la Religion et à la soumission qu'elle demande, ou par rapport à la justice et aux obligations qu'elle impose, ou par rapport à la charité et à ses devoirs les plus indispensables: voilà ce que je ne puis approuver et ce que jamais nul homme comme moi n'approuvera. Mais les prières, les oraisons, les fréquentes communions ne sont-elles pas bonnes ? Oui, sans doute, elles le sont, et c'est justement ce qui nous condamne, qu'étant si bonnes en elles-mêmes, elles ne nous rendent

pas meilleurs. (Bourdaloze. Pensées diverses sur la dévotion. Pensées. N.E.VI.p.471).

Une vingtaine d'années avant sa mort, Louis XIV se convertit sincèrement et définitivement. On voit alors surgir un nouveau type de faux dévot, plus conscient peut-être de son hypocrisie que les types déjà connus, le dévot de cour, qui par flatterie, ambition ou simplement par mode se donne des airs de pénitent et de petit saint mais en néglige les réalités. "Le courtisan autrefois avait ses chevaux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons et il était libertin; cela ne sied plus: il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot...." (La Bruyère. De la Mode. Caractères. Edition Garnier, 1873, p.351).

Deux sortes de gens fleurissent dans les cours et y dominent dans divers temps, les libertins et les hypocrites: ceux-là gaiement, ouvertement, sans art, sans dissimulation ceux-ci finement, par des artifices par la cabale: cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès; ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entre eux et en exclure tout autre: dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient et ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les espérer (Ibidem, p. 405).

De quoi n'est point capable un courtisan dans la vue de sa fortune, si, pour ne la pas manquer, il devient dévot ? (Ibidem).

Le prestige dont la religion jouissait alors, n'explique qu'imparfaitement cette pullulation de faux dévots; elle se comprend mieux si l'on se rappelle que le dix-septième siècle est le siècle du quiétisme et du jansénisme.

Ces deux doctrines, la seconde surtout, affectaient une austérité et une piété supérieures. Les " saints " de Port-Royal avaient entrepris de ramener l'Eglise dégénérée à sa ferveur primitive. Dans ce but ils donnaient les plus beaux exemples de sévérité, dont ils n'étaient pas seuls à souffrir, car ils gardaient pour leurs ennemis des trésors de haine inexplicable et d'astuce machiavélique.

Ils avaient élevé leur salmigondis de dévotion et de péché à la hauteur d'un système théologique, ils l'avaient mis sous le patronage du plus grand Docteur de l'antiquité chrétienne, ils l'exposaient et le défendaient avec toutes leurs admirables ressources scientifiques et littéraires; leur âme et leur vie étaient parées d'héroïsme; ils frondaient audacieusement le pape et le roi qui les accablaient en vain d'anathèmes et de décrets: l'opinion mondaine charmée de tant d'orgueil, de talent, de nouveauté, de vertu et de malheur, s'éprit de la secte persécutée.

Aujourd'hui le sport est au premier plan des préoccupations et des potins de salon, au dix-septième siècle les questions religieuses disputaient cet honneur aux questions littéraires et marquis et précieuses parlaient sonnets, rondeaux, comédies, grâce efficace et moyen court de faire oraison.

" Les femmes n'étaient pas les moins éloquentes, ni celles qu'on entendait avec moins de plaisir se déchaîner contre le relâchement des casuistes. La somme de Bauny et la théologie d'Escobar avaient pris dans leurs entretiens la place de l'Introduction à la vie dévote, de Saint François de Sales et de la Guide des pécheurs, de Grenade. Rien ne flatte plus la vanité d'un grand nombre de dévots que de se rendre à elles-mêmes le doux témoignage qu'elles ont le bonheur de contribuer à

maintenir la saine doctrine et la pureté des mœurs; elles éprouvent surtout un goût particulier à gémir sur les égarements d'autrui, personne n'en est plus tôt instruit et ne les relève avec plus de zèle ... (d'Avrigny, Mémoires Chronologiques. Cité par Lauras, Bourdaloue sa vie et ses oeuvres. T.II, p.383).

" Les dames de qualité, comme la princesse de Conti, la duchesse de Longueville, la marquise de Liancourt, la princesse de Guéméné, Mme de Sablé, Mme de La Fayette, se déclarèrent pour Port-Royal, c'était une manière de rafraîchir les lauriers de la Fronde avec moins de péril. A leur suite marchait tout le monde du bel esprit qui fréquentait leurs salons.

Mme de Guéméné s'était fait construire une retraite à Port-Royal où elle recevait les hommages et les conseils intéressés du Patriarche de l'Ecole, Arnauld d'Andilly. La Marquise de Sablé, devenue veuve et sans fortune proportionnée à son rang, quittait le Marais et les Jésuites de Saint-Louis pour s'enfermer au faubourg Saint-Jacques, entourée d'un personnel de son choix, attentif à distraire son esprit et surtout à soigner sa santé; la nièce de Mazarin, Anne Martinozzi, princesse de Conti, soutenait auprès des ministres du roi les intérêts du parti. La duchesse de Longueville, dont toute la vie n'a été qu'un tissu d'intrigues constantes et passionnées, était acquise dès les premiers jours au parti janséniste: " Devenue vieille et sans occupation, dit Voltaire, elle se fit dévote, et comme elle haïssait la Cour et qu'il lui fallait de l'intrigue, elle se fit janséniste ; ne pouvant plus cabaler pour la Fronde, elle cabala pour le jansénisme..." (Lauras, ibidem II. p.388).

Après le " chrétien de pure spéculation ", le faux dévot, le janséniste, et le quétiste, il faut évoquer la silhouette élégante du

prélat mondain. Le contraste entre la foi et la conduite, s'accroît en lui, plus douloureux que partout ailleurs. Il est entré dans l'Eglise pour profiter et non pour servir. Dans la province lointaine, où se trouve son évêché ou son abbaye, la monotonie de vivre est désespérante. Il y vient rarement, pour percevoir des revenus qu'il jette à Paris et à Versailles dans des prodigalités de grand seigneur. Avec naïveté, il s' imagine que les biens de l'Eglise sont faits pour permettre aux cadets de grande famille d'égaliser ou de surpasser le luxe de leurs aînés.

D'après l'intention de l'Eglise le violet ou le pourpre de sa robe devraient lui rappeler la mortification, l'ardeur de la foi, la confession sanglante du martyr. Triviale, il ne voit dans ces couleurs symboliques que des teintes chatoyantes sous lesquelles son élégance pourra déployer toutes ses ressources au lever ou au jeu du Roi, dans les ruelles des précieuses, aux vêtements des nobles demoiselles. Cependant, d'ordinaire, il n'est pas mauvais prêtre, mais, l'enfantine passion de paraître et de s'amuser étouffent en lui le zèle apostolique, la piété tendre et profonde, le goût de l'austérité et l'amour des humbles.

Tous les évêques et tous les abbés ne sont pas mondains. Loin de là ! Beaucoup, fidèles aux vertus épiscopales ou monastiques prient et travaillent dans l'obscurité de la province. Sont-ils moins nombreux que les prélats musqués de Versailles ? Il semble bien, pour autant qu'une statistique de ce genre est possible à trois siècles de distance. Même aujourd'hui, malgré le nombre et la diligence de nos "actuaire", nous n'oserions pas représenter par des chiffres exacts la situation morale et religieuse de notre société.

Bourdaloque dit bien que sur mille chrétiens, un seul peut-être

n'était pas de pure spéculation. Mais alors, dans quelles familles ont germé toute ces admirables vocations sacerdotales et religieuses qui sous la conduite de St. Vincent de Paul, de St. François de Sales, de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, du Cardinal de Bérulle et de bien d'autres, menèrent à la victoire, par leurs vertus personnelles et leur zèle infatigable, la contre-réforme catholique ? Et de quelles régions mystérieuses ont surgi ces gentilshommes, ces bourgeois et ces ouvriers, qui sous la bannière de la Compagnie du Saint-Sacrement, ont pratiqué dans toutes les villes de France, la charité chrétienne la plus désintéressée envers le pauvre et le pécheur ?

Quel fut le degré de pénétration réelle du jansénisme dans la société française ? Et beaucoup de mondains n'auraient-ils pas vite perdu leurs convictions jansénistes, s'ils n'y avaient pas trouvé le plaisir de poser et de fronder ?

Les frères de Tartufe étaient-ils si odieux et si nombreux que nous le disent Molière et Bourdaloue ?

Il serait téméraire de répondre à ces questions. " Il est très difficile de donner l'état moral d'une société. On risque toujours de pousser au noir. Il semble bien que les mœurs n'aient été bonnes en aucun temps " (Lavisso. Histoire de France. VII. II. p. 406. Note).

Les grands talents, les grandes vertus et les grands noms retiennent sur eux toute l'attention. Ils partagent ce privilège avec les grands coquins, les originaux et les anormaux de toute catégorie. Tous ces exceptionnels fournissent une matière très piquante aux memorialistes et aux épistoliers. La masse paisible, honnête, un peu banale est oubliée. De plus " l'ensemble des travaux sur la société française au XVII^e siècle est insuffisant et désordonné. Nous connaissons mieux la société

française au Moyen-Âge, la société romaine, la société de l'ancienne Egypte, que la société française au XVII^e siècle, demeurée obscure sous le décor de Versailles (Lavissee. Histoire de France, VII.I.p.323.Note).

Néanmoins, à coup sûr, les " chrétiens de pure spéculation " et surtout les faux dévots de toute nature étaient alors beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui. Il n'y a plus maintenant de jansénistes et de quietistes et ils remplissaient alors le monde de leurs querelles. Le prélat mondain est un type disparu et sous Louis XIV, il était une fleur éclatante et morbide indispensable à tout salon bien tenu.

En tout cas, lorsque Bourdaloue, aux approches de la trentaine, jeta sur ses contemporains, ses premiers regards avertis, ce qui l'impressionna par-dessus tout, ce fut la multitude et la variété de ceux qui faisaient de leur vie " un salmigondis de religion et de péché ". Les " chrétiens de pure spéculation, les faux dévots, les jansénistes, les prélats mondains, tous ceux qui dans des proportions diverses, contre-disaient leur foi par leur conduite, du premier coup et pour toujours, occupèrent le premier plan de sa pensée. Les Prêtres de la Mission, les Carmélites et les sœurs de la Charité, les confrères de la Compagnie du Saint-Sacrement ^{se} replièrent dans le lointain et le confus. Pour lui, le dix-septième siècle n'est pas le siècle de la contre-réforme, il est le siècle de la fausse dévotion. Et il lui paraît tel, parce qu'il est le siècle du jansénisme: les clameurs pharisaïques d'Arnauld et de Pascal contre la Compagnie de Jésus indignèrent au plus haut point Bourdaloue et orientèrent définitivement sa pensée et son action contre les pharisiens de toute espèce et de tout degré !

CHAPITRE III.

La Doctrine.

1. L'attaque janséniste.

Bourdaloue était âgé de 23 ans, il se trouvait à Paris, au début de ses études théologiques, quand les jansénistes, par un procédé qui ne s'est pas perdu, échangèrent le rôle de prévenus contre celui d'accusateurs et poussèrent contre la Compagnie de Jésus, une attaque violente. Le 23 Janvier 1656, Pascal lançait dans le public la première lettre de Louis de Montalte à un Provincial de ses amis et jusqu'au 24 Mars 1657, il renouvela 17 fois sa tentative et son incroyable succès.

Pascal, s'il mentait, avait pour lui le génie. Les Jésuites avaient pour eux la vérité et quelques défenseurs solides mais peu brillants: les réponses aux Provinciales des P.P. Annat, Nonet et Brisacier firent peu de tort à l'immortel pamphlet, et l'opinion, méprisante et sarcastique, ^{demeura} contre les confrères d'Escobar.

De sa cellule, où quatre ans encore l'étude de la théologie devait le retenir prisonnier, Bourdaloue assistait impuissant à la bataille. Il aimait la Compagnie d'un amour profond et sincère - plus tard, du haut de la chaire, il fera confidence de cet amour en des termes presque lyriques, lui le perpétuel raisonneur - il voyait cette Compagnie vaincue par le mensonge, les calomniateurs renversant les rôles à leur profit se posaient en ascètes, vengeurs de la sincérité et de la sévérité évangéliques et reprochaient aux jésuites le laxisme et la fourberie; lui-même, était doué par la nature et par la grâce d'une droiture exceptionnelle; tout spontanément dans son coeur ardent, jeune et loy-

al s'éleva une indignation violente. Cette indignation était faite avant tout de droiture révoltée, mais le triomphe soudain et éclatant du jansénisme, sa qualité personnelle de vaincu et d'humilié renforcèrent cette indignation, et quatre années d'études théologiques, quatre années de solitude et d'impuissance, l'exaspérèrent.

Bourdaloue avait alors 23 ans. Il était à cet âge où la sensibilité reçoit ses impressions les plus profondes et les plus durables, où l'intelligence se donne les quelques idées fondamentales et personnelles qui vont imprimer à toute la vie son orientation définitive et son cachet d'originalité.

Dès ce mois de janvier 1656 où les lettres de Louis de Montalte se mirent à circuler sous le manteau, le jansénisme devint pour la société parisienne, " l'affaire " passionnante. Durant de longues années cette querelle théologique absorbera l'attention et parfois l'activité des mondains et des mondaines entraînés dans le tourbillon des intrigues et des plaisirs et dont l'honneur et les affections n'étaient en rien l'enjeu de cette dispute religieuse.

Rien donc de surprenant si dans la vie paisible et débutante du jésuite Bourdaloue, le jansénisme fit une violente irruption et peu à peu, par voie de réaction, transforma et dirigea contre lui l'homme tout entier. Et le jansénisme qui vint s'imposer à sa pensée, ce ne fut pas la formule abstraite, le concentré théologique de l'Augustinus de Maître Jansen, ce fut la doctrine transposée dans la vie réelle, ce fut le pharisaïsme vivant et agissant, réalisant dans toute sa splendeur bizarre l'idéal de la fausse dévotion.

" On est sévère: mais en même temps, on ne manque pas une occasion de déchirer le prochain et de déclamer contre lui. La loi de

Dieu nous défend d'attaquer même la réputation d'un particulier; mais par un secret que l'Evangile ne nous a point appris, on prétend sans se départir de l'étroite morale qu'on professe, avoir droit de s'élever contre des corps entiers; de leur imputer des intentions, des vues des sentiments qu'ils n'ont jamais eus; de les faire passer pour ce qu'ils ne sont point; et de ne vouloir jamais les connaître pour ce qu'ils sont; de recueillir de toutes parts tout ce qu'il peut y avoir de mémoires scandaleux, qui les déshonorent, et de les mettre sous les yeux du public, avec des altérations, des explications, des exagérations qui changent tous les faits et les présentent sous d'affreuses images. On est sévère, mais en même temps, on est délicat sur le point d'honneur jusqu'à l'excès, on cherche l'éclat et l'ostentation dans les plus saintes oeuvres, et l'on y affecte une singularité qui distingue; on est possédé d'une ambition qui vise à tout, et qui n'oublie rien pour y parvenir; on est bizarre dans ses volontés, chagrin dans ses humeurs, piquant dans ses paroles, impitoyable dans ses arrêts, impérieux dans ses ordres, emporté dans ses colères, fâcheux et importun dans toute sa conduite. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'en cela souvent on croit rendre service à Dieu et à son Eglise, comme si l'on était expressément envoyé dans ces derniers siècles pour faire revivre les premiers, pour corriger les abus imaginaires qui se sont glissés dans la direction des consciences et pour séparer l'ivraie du bon grain. " (Sur la sévérité chrétienne. N.E.pp.298, 299).

Impossible de désigner plus clairement la secte janséniste et de dire avec plus de netteté qu'on y voit une des formes les plus distinguées du " salmigondis de dévotion et de péché ".

A côté de cette citation que nous avons écourtée, on pourrait

transcrire bien d'autres analyses pénétrantes où Bourdaloue met à découvert le pharisaïsme janséniste. D'ailleurs un peu partout, dans son oeuvre le janséniste est signalé, décrit, confondu, réfuté. Tantôt c'est une allusion rapide, tantôt c'est le tiers ou la moitié du sermon et souvent même c'est le sermon tout entier.

Manifestement pour Bourdaloue l'adversaire le plus dangereux et le plus antipathique c'est le janséniste: il en parle beaucoup, bien plus que du libertin et du protestant et toutes les fois qu'il en parle, un frémissement inattendu agite sa parole et l'emporte parfois jusqu'aux sommets de la plus haute éloquence.

Même quand Bourdaloue n'attaque pas la doctrine ou l'attitude janséniste, presque toujours cependant cette doctrine et surtout cette attitude sont présentes à sa pensée, la dirigent et la modifient. Les Saints de Port-Royal avaient accusé solennellement les jésuites de trahir la sévérité de la morale chrétienne: les confrères d'Escobar avaient ~~accusé~~ la manche bien large, c'étaient des confesseurs ingénieux, fertiles en distinctions consolantes et il n'était guère de péché, si gros fût-il, qu'ils ne permissent à leurs pénitents. Et Pascal, à grand renfort de citations, y avaient mis sur le compte des casuistes de la Compagnie, les opinions les plus monstrueuses. Dans le public, on n'avait pas vérifié les citations, mais selon ses moyens, on avait donné dans l'indignation vertueuse ou dans l'ironie sarcastique.

Le prodigieux succès des premières prédications de Bourdaloue l'établirent défenseur attitré de la Compagnie. Pour réfuter les Provinciales, il devait fuir jusqu'aux apparences de la morale facile, mais il ne pouvait pousser la sévérité jusqu'au point où elle devient janséniste et hérétique.

" Êtes-vous de la morale étroite, dit-il quelque part (Pensées sur la dévotion N.E.VI.p.472) ou êtes-vous de la morale relâchée ? Bizarre question, qu'on fait quelquefois à un Directeur, avant que de s'engager sous sa conduite A de pareilles demandes que puis-je répondre ? Sinon que je ne suis par état ni de l'une ni de l'autre morale, ainsi qu'on les conçoit; mais que je suis de la morale de Jésus-Christ et que Jésus-Christ étant venu nous enseigner dans sa morale la vérité, je m'en tiens dans toutes mes décisions à ce que je juge de plus vrai, de plus juste, de plus convenable selon les conjonctures et selon les maximes de ce divin Législateur ".

Que de fois n'a-t-il pas fait de déclarations analogues ! D'ailleurs il était inutile de nous avertir. Tant la préoccupation du juste milieu est manifeste dans l'oeuvre de Bourdaloue, car elle y est perpétuelle. Et elle est perpétuelle, parce qu'elle est imposée par la préoccupation perpétuelle du jansénisme.

Enfin la lutte acharnée entreprise par Bourdaloue contre les chrétiens " de pure spéculation " et notamment les faux dévots de toute nuance, trouve aussi son explication et sa cause dans l'obsession de la secte fatale.

Nous l'avons déjà dit: dans le janséniste Bourdaloue voit avant tout le faux dévot bien plus que le théologien, car si, parfois, il dispute avec Arnauld et Nicole grâce et mérite, d'ordinaire, quand il vise la secte, il s'attache à mettre en évidence le haut pharisaïsme de sa conduite.

D'ailleurs, ce sont les lettres de Pascal qui ont ouvert en Bourdaloue les sources de la grande indignation, et ces lettres ne constituent pas une oeuvre de sereine théologie, ce sont de virulents pamphlets: elles ont frappé Bourdaloue au coeur et non pas à la tête.

Pour lui, le janséniste est le type le plus parfait et le plus raffiné de faux dévot: "Pire que les autres hommes, puisqu'à tous ses vices il ajoutait la présomption et l'orgueil, qui en est le comble, par où il tombait encore justement dans les mêmes vices qu'il imputait à tous les hommes en les traitant de voleurs, d'injustes, d'adultères. Car sans savoir si réellement et dans le sens littéral il était tout cela, on peut toujours dire, continue Saint-Augustin, qu'il ^{l'}était dans un sens plus spirituel et plus mauvais. Et en effet, c'était un voleur, puisqu'il déroba à Dieu sa gloire; c'était un juste puisqu'en se glorifiant lui-même au préjudice de Dieu, il usurpait un bien qui ne lui appartenait pas et dont Dieu est jaloux par dessus toute chose. c'était un adultère, puisqu'il abusait des dons de Dieu et qu'il les profanait, en les faisant servir à son amour propre et à sa vanité. (Caractère de l'orgueil et ses pernicioeux effets dans le Pharisien N.E.VI.p.522).

Il faudrait pouvoir citer tout entières ces quatorze ³ pages où Bourdaloue flagelle le pharisien-janséniste et lui assigne nettement la place d'honneur dans la catégorie des faux dévots.

Bourdaloue fut envahi et comme pénétré tout entier par son antipathie irréductible contre le jansénisme et dans le jansénisme il envisageait avant tout la forme la plus odieuse de la fausse dévotion. Tout naturellement, il dirigea aussi son observation pénétrante sur toutes les autres nuances de pharisaïsme. D'ailleurs tous les jansénistes ne réalisaient pas dans toute sa rigueur, le type du genre. Depuis la Mère Angélique et Monsieur Pascal jusqu'au snob mondain qui se déclarait janséniste sans connaître le premier mot de la théorie et de la pratique, il y avait de multiples variétés, d'autant plus qu'a-

lors la plupart des "dévots", heureux de faire partie d'une cabale illustre, se réclamaient plus ou moins de Port-Royal.

Le faux dévot est un "chrétien de pure spéculation" qui raffine. Au salmigondis de religion et de péché, il substitue le salmigondis plus odieux de dévotion et de péché.

Aussi Bourdaloue restait toujours dans la même ligne, quand après avoir examiné sous tous ses aspects le faux dévot, il étudiait dans la masse des fidèles le chrétien de pure spéculation.

Au fond, chez tous c'est le même illogisme scandaleux, source à la fois de péché et d'illusion. On croit sincèrement, on prie avec ferveur, on accomplit scrupuleusement tous les rites, mais on ne pratique pas la religion de l'esprit. La foi est réelle, mais c'est une foi morte, une foi sans les oeuvres de morale et de justice. Dans la foule inconsciente et inerte, la foi est une pauvre petite flamme bien vacillante, la piété est bien courte et les péchés sont bien grossiers.

Au dessus de cette masse peu raffinée, dans les sphères de plus en plus éthérées de la dévotion et du jansénisme, de plus en plus la foi se fortifie, les péchés diminuent, les bonnes oeuvres se multiplient mais en réalité, ce qui plus bas n'était qu'illogisme assez inconscient de plus en plus devient hypocrisie. Au moins le chrétien de pure spéculation n'y met pas beaucoup de manières, il pêche comme il croit, avec la même rondeur et la même simplicité déplorables. Le faux dévot, préoccupé avant tout de l'édification du prochain, raffine et se guinde, il accumule les prières, les pénitences et les aumônes. Parfois il pratique l'hypocrisie dans toute sa brutalité. Content de poser devant le public, dans le secret de son âme ou de sa maison, il se fait un jeu des fautes les plus lourdes. Mais d'ordinaire il est plus honnête

et plus subtil: il pose aussi devant lui-même. Comme le dandy s'attise non seulement en vue de la promenade et du salon, mais aussi pour lui-même et son miroir, le faux dévot, seul avec lui-même, soigne sa tenue morale, en jouit dans le silence et la solitude et pratique dans toute leur réalité les vertus, dont il est si préoccupé de faire valoir le rayonnement extérieur. Malheureusement, l'orgueil qui l'a engagé et le soutient dans la voie de la haute singularité se renforce à proportion de son zèle et de sa ferveur.

Et il se fait ainsi, par un renversement étrange, que plus la vertu paraît élevée et solide, plus elle est travaillée et corrompue par le venin de l'orgueil, plus elle est mensongère et hypocrite, plus la contradiction entre la foi et la conduite est odieuse et profonde.

2. La grande vérité d'expérience.

La contradiction entre la foi et la conduite ! Le pharisaïsme de toute nuance et de tout degré ! Voilà pour Bourdaloue la caractéristique religieuse du dix-septième siècle !

" Sur mille, il y en a peut-être un seul qui pratique la religion de l'esprit ". Voilà le résumé des observations de Bourdaloue, voilà si l'on peut ainsi parler, la grande vérité d'expérience.

Et comme sa nature combattive, ses occupations absorbantes, l'attaque impétueuse des jansénistes^{le}/détournent des livres et de l'étude, il ne cherche pas dans l'histoire ou dans la philosophie les idées qu'il va répandre ou celles qu'il va combattre, il les acquiert au contact de l'actualité vivante, vers sous les coups répétés de l'ennemi victorieux, au bruit des sarcasmes de la galerie amusée et méchante.

3. La grande vérité théorique.

Et c'est pourquoi la grande idée, dont toute sa prédication sera le développement, n'est autre que sa grande vérité d'expérience transposée dans la théorie: "La vraie religion consiste dans l'accomplissement de la loi morale, ou plus exactement, car Bourdaloue a présenté cette idée surtout sous sa forme négative: " Celui qui n'observe pas la loi morale, n'est pas un vrai chrétien.

Ouvrez au hasard un volume de Bourdaloue et lisez le sermon qui vous tombe sous la main. Presque toujours, vous y rencontrerez cette idée exprimée formellement ou sous-entendue, non pas dans sa forme générale et abstraite, mais appliquée à un précepte particulier et à un groupe particulier de pécheurs. Tout le sermon n'en est que le développement, l'analyse et la preuve.

Prenez par exemple le sermon sur la prière. Le sujet peut se traiter de plusieurs manières sans qu'il y soit question de morale. En fait la morale fait le fond de tout le discours. " Pourquoi faut-il prier ? ", c'est la première partie. Non pas pour payer à Dieu, le tribut de louanges, d'adoration et d'amour, mais pour recevoir la grâce d'accomplir les préceptes.

" Ne priant plus, je n'ai plus ni humilité, ni foi, ni patience, parce que, bien loin de m'efforcer à pratiquer ces saintes vertus, je ne me donne pas même la peine de vous les demander. Ne priant pas je me laisse emporter à mes passions et à mes désirs déréglés, parce que bien loin de les combattre, je n'ai pas même recours à vous, qui pouvez seul m'aider à les réprimer." (Sur la Prière, N.E.III.p.237).

La seconde partie, et c'est la plus importante, est une charge contre toutes les oraisons bizarres auxquelles s'adonnaient les faux

dévots. Pourquoi ces oraisons sont-elles bizarres et condamnables ? Parce qu'elles ne favorisent pas l'accomplissement de la loi morale.

" Remédier à vos faiblesses, vous détromper de vos erreurs, combattre les passions et les vices qui règnent en vous: voilà à quoi Dieu veut que votre oraison soit employée. Si celle dont vous usez ne se rapporte pas là, quelque sublime qu'elle vous paraît, quel bien en devrez-vous attendre et quel succès devez-vous vous en promettre ? (Ibidem. p.245).

4. Prédilection pour la morale.

Aussi la morale est-elle le principal objet de la prédication de Bourdaloue. L'enseignement du dogme n'y a qu'une place restreinte, une part un peu plus grande est faite à l'apologétique. Encore faut-il remarquer que la morale joue un rôle important dans l'apologétique de Bourdaloue. Pour lui, le grand obstacle à la conversion des incroyants n'est-il pas le pharisaïsme des croyants ?

" il s'ensuit que ce qui honore davantage la religion, c'est ce qui fait plus éclater sa sainteté, parce que c'est ce qui la rend plus vénérable. Or, il est constant que ce qui fait plus paraître la sainteté de votre religion, c'est la sainte vie de ceux qui la professent On a toujours voulu, et l'on veut toujours, quoique injustement, que notre foi soit responsable de notre mauvaise conduite. Et quel avantage en effet pour les libertins, lorsqu'ils voient au milieu du peuple chrétien et parmi nous, les trahisons et les perfidies, les inimitiés et les vengeances, les débauches et les impudicités (Sur le zèle par 1^{er} 1^{er} pour l'honneur de la Religion. N.E.III.p.595 et 597. Voyez aussi N.E.II.p.539. Sur la religion et la probité).

En faisant cet honneur à la morale, Bourdaloue est logique avec lui-même. Si la plupart sont croyants et pieux, si leur grande erreur consiste à s'imaginer que la foi et la piété dévotion peuvent suppléer à l'observation des commandements, il ne faut pas perdre son éloquence à démontrer et à exposer les dogmes connus et acceptés, il faut avant tout s'attacher à convaincre que la foi la plus ardente et la dévotion la plus éthérée n'excusent pas l'immoralité, mais la renforcent d'hypocrisie sacrilège.

5. Prédilection pour la morale négative.

" Le P. Bourdaloue ^à tonne à Saint-Jacques de la Boucherie, écrivait Mme de Sévigné (éd. Hachette, V. 522). Bourdaloue "tonnait" dans toutes les églises et dans tous les sermons, car, nous l'avons déjà ^{signalé} ~~noté~~ (p.39), l'aspect négatif de la morale le séduit beaucoup plus que son aspect positif, d'ordinaire il fulmine contre le péché, bien plus rarement il ~~enseigne~~ enseigne la vertu.

Pour se convaincre de cette prédilection accentuée pour la défense et le reproche, pas n'est besoin d'étudier de très près le Carême ou l'Avant^l, il suffit d'une lecture rapide, tant Bourdaloue a l'habitude de dire ce qu'il ne faut pas faire bien plus que ce qu'il faut faire. Et en cela, il reste encore fidèle à son expérience pessimiste. Quand sur mille chrétiens, un seul à peine est sérieux, il faut bien se fâcher. D'autant plus qu'aux yeux de Bourdaloue la grande faute de son siècle est une grande illusion celle de croire que la foi et la piété dispensent de la droiture et de la justice et, même, y suppléent dans une certaine mesure. Et chez les faux dévôts, dont le pharisaïsme obsède Bourdaloue, l'illusion s'aggrave d'hypocrisie et de vanité. Pour crever ces illusions grossières, pour dégriser ces vanités dévotes, pour dé-

masquer ces hypocrisies sacrilèges, l'exhortation paternelle serait peu efficace: il faut procéder à coup d'énergiques réprimandes.

Et ce sont bien des réprimandes que fait Bourdaloue. Sans doute, il satisfait la vivacité de son goût pour la morale négative, en disant ce qu'il ne faut pas faire, mais aussi et surtout en disant, avec bien plus d'énergie encore et d'abondance, que ses auditeurs font ce qu'il ne faudrait pas faire. Il définit et décrit l'iniquité, il conjure de la fuir, mais surtout il affirme et démontre que ses auditeurs l'avaient comme de l'eau. Leur grande faute n'est-elle pas une grande illusion, plus ou moins mêlée d'hypocrisie? Par excès de simplicité ou par raffinement de dévotionisme, ils s'ignorent eux-mêmes, [✓]approuvent et parfois ^{d'}admirent. Ils ont besoin qu'une âme indéfectiblement droite, qu'un esprit lucide et perspicace, qu'une parole franche projettent une clarté crue[✓] sur tous les recoins et les détours de leur conscience faussée et de leur vie pharisaïque.

Dans cette oeuvre de finesse et de franchise Bourdaloue excelle et triomphe. Les interrogations précises et serrées, les réponses sans réplique, les portraits rapides et incisifs, se succèdent et s'enchaînent entraînés dans le courant d'une logique impitoyable, portés et soulevés par un frémissement continu d'indignation et d'ironie. Toutes les fausses excuses sont réduites à néant, toutes les poses ridiculisées, tous les masques sont arrachés, tous les vernis, tous les placages de fausse religion et de fausse dévotion se décollent et tombent en poussière et le pêcheur lui-même, vaincu par ce juge d'instruction irrésistible, pense et parfois s'écrie: " Morbleu ! Il a raison ! " (Cfr. Sévigné, éd. Machette, III, 18).

6. L'examen de conscience.

Révéler le pécheur à lui-même, lui faire prendre vivement conscience de son péché, tel est le principal objectif de la prédication de Bourdaloue, celui pour lequel son entrain oratoire et sa pénétration psychologique déploient leurs plus merveilleuses ressources. Et voilà la cause de tous ces portraits dont le nombre et l'admirable énergie sont une des caractéristiques les plus connues de l'oeuvre de Bourdaloue. Portraits d'âmes et non pas de visages, véritables eaux-fortes, où sur le grisaille du fond, la physionomie s'enlève en vigueur. Ce sont quelques coups de burin, mais si fermes, si nets, si expressifs que l'âme toute entière est fixée. Rien de conventionnel ou de singulier, absence totale de pittoresque et de coloris, mais le caractère attrapé dans sa vérité intime et rendu avec une sobriété et un naturel inimitables.

Il se fait ainsi que Bourdaloue toujours préoccupé de révéler et d'expliquer les consciences à elles-mêmes, fait dans sa morale une place considérable à l'analyse psychologique et traite sommairement la théorie proprement dite. D'ailleurs, le chrétien de pure spéculation et le faux dévot sont des croyants, ils connaissent leur catéchisme, on ne doit pas leur apprendre que le Bon Dieu ne permet ni de mentir ni de tuer. Cependant parfois ils calomnient sans vergogne: le zèle de la gloire de Dieu les jette dans cet excès, et puis, la calomnie est un péché quand elle vise les individus, mais elle est de bonne guerre, quand elle veut ruiner des collectivités, comme la Compagnie de Jésus. Cependant, parfois ils empoisonnent avec sérénité: le Bon Dieu est si bon, et tout chrétien ne peut-il pas, quand il le veut,

recevoir l'absolution de tous les crimes même de ceux qui méritent l'échafaud ou la Bastille ?

A ces gens-là, il faut, sans doute, rappeler les vrais principes et la saine théorie, mais il faut surtout leur apprendre la sincérité avec soi-même, et pour cela, leur rappeler leur conduite, l'imposer à leurs regards et à leurs réflexions afin qu'il la voie dans toute sa réalité peu édifiante, telle qu'elle est quand on la débarrasse de tous les prétextes, de toutes les excuses, de tous les sophismes sous lesquelles elle se dissimule et dont parfois même elle se pare.

7. L'absence de théorie et de système.

Aussi, chez Bourdaloue, les morceaux de théorie morale, sont courts et peu nombreux. D'ailleurs il est homme d'action bien plus que de pensée et sa morale s'est marquée d'une empreinte personnelle, non pas au contact des livres et du passé, mais à celui de l'actualité vivante. Quand on essaye de réduire cette morale à un système quelque peu lié, on éprouve un certain embarras. Tel ou tel chapitre de l'Introduction à la vie dévote, nous livre la doctrine de Saint-François de Sales, en une synthèse claire ordonnée, exacte et complète (p.e.le Ch.III ou le Ch.I de la 1^e partie E.M.13,19). Le doux évêque de Genève, docteur de l'Eglise est un théoricien de la spiritualité, il a une conscience lucide et complète de son système. Le P. Bourdaloue est un vaillant soldat du Christ, toujours debout sur la brèche, très attentif à distribuer de grands coups et peu préoccupé d'écrire un traité de stratégie. Dans le feu de l'action, il lui arrive d'expliquer et de justifier sa tactique. Mais ces déclarations sont brèves, elles sont partielles et conçues et exprimées dans l'émotion de la lutte, elles ne sont pas toujours assez exactes ni assez profondes. Bourda-

loue n'a qu'une conscience obscure de ses véritables idées. Pour reconstituer son système, il ne suffit pas de cueillir habilement dans son oeuvre quelques déclarations, puis de les coudre bout à bout dans un ordre logique. Il faut aller plus avant, faire la critique de ces déclarations, les débarrasser des exagérations dont les a chargées le mouvement oratoire et le souci de l'apologie personnelle, et surtout les compléter et les rectifier par l'examen attentif de toute l'oeuvre; de la sorte on pourra mesurer la fidélité pratique de Bourdaloue aux principes qu'il énonce et aussi on surprendra quelques autres principes assez importants qui l'inspirent et le dirigent à son insu.

°
° °

8. La prédication du devoir

et

la défiance vis-à-vis de la perfection.

La religion et le bon sens sont d'accord pour nous apprendre que tous les préceptes de la loi morale n'ont pas la même force obligatoire. Il y a la faute grave, la faute légère et même la simple imperfection qui ne fait point l'objet d'une défense absolue.

Bourdaloue, prédicateur du devoir pur et simple, n'insiste guère sur cette triple distinction. Les chrétiens de pure spéculation abondent au pied de sa chaire, ils ne sont pas si délicats et commettent tout simplement le " péché ", sans se soucier davantage de sa gravité ou de son espèce. Et quant aux faux dévots, adversaires préférés de Bourdaloue, une de leurs erreurs fondamentales n'est-elle point de pratiquer le conseil au détriment du précepte et de préférer la sainteté à la moralité comme si la sainteté n'était pas la moralité parfaite.

" une des erreurs les plus communes parmi les personnes mêmes qui cherchent Dieu, est de laisser le précepte et ce qui est d'obligation, pour s'attacher au conseil et à ce qui est de surérogation." (Sur la sévérité évangélique, N.E.I.p.277).

" Par où donc les saints sont-ils devenus saints, et en quoi proprement consiste le fond de leur sainteté ?..... Ils n'ont été saints que parce qu'ils ont rempli leurs devoirs, et ils ont rempli leurs devoirs parce qu'ils étaient saints." (Sur la Sainteté. N.E.I.p.211).

Aussi Bourdaloue prêche-t-il avant tout l'obligation grave, la fuite du péché mortel. Persuadé que " le pharisaïsme est une image bien ressemblante de la piété de notre siècle " (N.E.III.321) il se défie du surcroît et du surérogatoire. Il en parle peu, si peu que de temps en temps il éprouve le besoin de se justifier. Il proteste alors qu'il ne veut pas mutiler la morale chrétienne et réprimer les élans vers la perfection et l'idéal et avec sagesse, précision et plénitude il s'explique sur la valeur respective du précepte et du conseil (Sur la vraie et la fausse piété. N.E.III.pp.323-324). Mais il a beau protester, louer la perfection dans les termes les plus judicieux et la pratiquer lui-même dans toute son étendue, son rêve n'est pas d'établir sur terre la haute dévotion, mais d'en chasser le péché mortel. Volontiers il s'écrierait: " Au lieu d'être dévots, soyez plutôt chrétiens ! " (N.E.p.471. Pensées sur divers sujets de dévotion).

Pourque Bourdaloue interrompe ses invectives contre le péché mortel il ne faut pas toujours qu'il y soit invité par son texte ou son sujet. Le sermon sur l'amour de Dieu (N.E.II.pp.525-540) ne parle guère de l'amour et se réduit à indiquer avec précision les conditions requises pour l'état de grâce; le sermon sur le zèle (N.E.II.pp.325-338) est

dirigé tout entier " contre " le zèle; les exhortations ou sermons sur l'Aumône (M.E.I.p.388, III.p.370, IV.pp.378) ne font pas appel à la générosité, si ce n'est parfois en termes peu explicites et peu pressants, mais menacent de la colère divine les riches si peu miséricordieux qu'ils se rendent dignes de l'enfer.

Au moins Bourdaloue croit-il les religieux et les religieuses dignes de recevoir des conseils de perfection, mais, même devant eux, combien de fois n'évoque-t-il pas le spectre du péché mortel !

Bien plus, qu'il parle à la grille du Carmel ou devant le parterre de la Cour, qu'il vise le péché mortel, le péché véniel ou l'imperfection, jamais il ne fait d'appel explicite à la générosité, jamais, même quand il le pense et veut l'insinuer, il ne dit formellement: " faites ceci ou omettez cela, non point parce que Dieu ordonne ou défend, punit ou récompense, mais parce qu'Il désire; non point parce qu'il faut, mais parce que c'est mieux ". D'un bout à l'autre de son œuvre, retentit un perpétuel: " Il le faut ! ". Bourdaloue est le prédicateur du devoir, ce n'est pas un montreur d'idéal.

Ainsi donc, entraîné par son ardeur à combattre le péché mortel, s'il vient à rencontrer la faute légère ou la simple imperfection, il ne se départit pas du geste autoritaire et du ton catégorique. Il est vrai, c'est attitude et hyperbole oratoires dont l'auditoire et le prédicateur ne sont pas tout à fait dupes. Parfois cependant, même avec beaucoup de bonne volonté, il est impossible de trouver une figure de rhétorique dans certaines affirmations plus que rigoureuses.

9. Le rigorisme.

Sans doute, entre deux opinions également raisonnables, tout mo-

raliste et tout prédicateur sont libres de choisir la plus sévère ou la plus bénigne. Bourdaloue, obsédé par les invectives de Pascal, n'a pas renchéri sur la subtilité et l'indulgence des casuistes les plus accomodants^m. C'était son droit, seulement à force d'être sévère, il est parfois rigoriste. Car, c'est l'être, de déclarer nettement que tout chrétien sous peine de damnation est tenu à la visite des prisonniers.

..... " Si l'on est négligent sur cet article, on n'en a point le moindre remords de conscience, parce qu'on ne le regarde pas comme un devoir. Si l'on y satisfait, on se flatte que c'est par une surabondance de zèle et de ferveur, parce qu'on ne le considère que comme une oeuvre de surérogation....

Devoir (de visiter les prisonniers), prenez garde/, s'il vous plaît, devoir si indispensable que /'est un des préceptes dont Jésus-Christ a fait dépendre la salut ou la damnation, la prédestination éternelle ou la réprobation des hommes ". (Sur la charité envers les prisonniers, N.E.IV. p.35).

Et surtout, c'est être rigoriste de déclarer/ nettement, et en excluant soi-même toute interprétation bénigne de " ses paroles ". Si nous avons cet amour qui est le grand commandement de la loi, sans autre préparation d'esprit et de coeur, nous sommes en état d'être les martyrs de notre Dieu; et que s'il nous manque aussi quelque chose pour être les martyres de notre Dieu, quoique nous sentions d'ailleurs pour lui, nous n'avons pas encore cet amour qui nous est si expressément ordonné dans sa loi ". (Sur l'amour de Dieu. N.E.II.p.539.)

Sans doute le chrétien ne peut pas refuser le martyre et, d'une façon générale, il doit être résolu aux plus pénibles sacrifices s'ils

sont nécessaires pour éviter le péché. Mais d'ordinaire Dieu se contente d'une bonne volonté lointaine, il ne demande pas toute la réalité de tant d'héroïsme et il n'exige pas que nous maintenions toujours notre courage au degré de tension dont peut-être, un jour, il aura besoin devant le supplice ou le déshonneur. D'ailleurs à vouloir se hausser jusque là il y aurait de la présomption; car Dieu proportionne sa grâce à nos difficultés actuelles et n'avance pas de l'héroïsme pour un martyre ou un déshonneur hypothétiques. Bourdaloue n'est pas de cet avis.

" Imaginez-vous la chose du monde pour laquelle vous avez le plus de passion: c'est votre honneur. On vous l'a ôté, ou par une atroce calomnie, ou par un affront qui va jusqu'à l'outrage. Supposons la plaie aussi sanglante qu'il vous plaira: vous voilà perdu d'estime et de crédit dans le monde, et vous êtes d'une condition où cette tâche doit être moins supportable que la mort même. Cependant il ne vous reste qu'une seule voie pour l'effacer et cette voie est criminelle. On vous la propose; et si vous ne la prenez pas, vous tombez dans le mépris. Sur cela, je vous demande: mon cher Auditeur: Aimez-vous assez Dieu pour croire que vous voulussiez alors lui faire un sacrifice de votre ressentiment ?

" Me me répondez point que Dieu, dans cette conjoncture vous donnerait des secours particuliers: il ne s'agit point des secours que Dieu vous donnerait, mais de la fidélité avec laquelle vous usiez de ceux qu'il vous donne. Il n'est pas question de l'acte d'amour que vous formeriez, mais de celui que vous produisez maintenant, et je veux savoir s'il est tel de sa nature, qu'il pût réprimer tous les mouvements de vengeance qu'exciterait dans votre coeur l'injure que vous auriez reçue. Car si cela est, vous avez sujet d'espérer et d'être

content de vous; mais si cela n'est pas, vous devez trembler, parce que vous n'êtes pas dans l'ordre de cette charité vivifiante qui opère le salut, et dont l'indispensable loi vous oblige à aimer Dieu plus que votre honneur ". (Sur l'Amour de Dieu. N. E.II.p.529).

10. Le devoir d'état, point de coïncidence
du devoir et de la perfection.

Il est une formule chère entre toutes à Bourdaloue. A son sens, elle concilie l'appel à la perfection, si manifeste dans l'Evangile, et la répugnance de Bourdaloue pour la haute dévotion, discréditée par le pharisaïsme de Port-Royal. Cette formule la voici: " La plus haute perfection n'est autre chose que l'accomplissement rigoureux du devoir d'état ". Ce ne sont pas les propres paroles de Bourdaloue, mais elles expriment un principe sous-entendu chaque fois qu'il disserte sur la perfection ou le devoir d'état. (Par ex. Sur la Sainteté. N.E.I.p.211).

" Par où donc les saints sont-ils devenus saints, et en quoi proprement consiste le fond de leur sainteté ? Ils n'ont été saints que parce qu'ils ont rempli leurs devoirs, et ils ont rempli leurs devoirs parce qu'ils ont été saints. " Voyez aussi Règle fondamentale et essentielle de la vraie dévotion. N.E.VI.p.449 et N.E.VI.p.463).

Il se fait ainsi que la perfection c'est le devoir et que le devoir c'est la perfection. Si l'on y regarde d'un peu près, l'équation entre les deux termes apparaîtra plutôt verbale. Le moyen d'ailleurs d'identifier exactement le nécessaire avec le surcroît et l'obligatoire avec le facultatif !

Bourdaloue se laisse un peu prendre à la piperie des mots et ne remarque pas assez que " devoir d'état " et " devoir " pur et simple

ne recouvrent pas exactement, tous les deux, la même idée.

Le " devoir " pur et simple signifie l'ensemble des obligations strictes auxquelles nous ne pouvons faillir sans péché.

Le " devoir d'état " a une signification à la fois plus restreinte et plus étendue. Plus restreinte car il n'indique pas l'ensemble de toutes nos obligations, mais seulement le groupe de celles qui sont réclamées par notre vocation individuelle: nos devoirs de magistrat, d'officier, de médecin. Et d'autre part " devoir d'état " a une signification plus étendue que " devoir " pur et simple, car dans la sphère de notre vocation individuelle il indique non seulement nos obligations strictes, mais aussi cet entrain, cette ponctualité, ce dévouement qui vont bien au delà du nécessaire et qui sont le fruit délicat d'un vif sentiment de l'honneur ou d'un ardent amour de Dieu.

Il est bien évident que celui qui pousse à sa dernière perfection, l'accomplissement du devoir d'état, entendu dans cette acception large et généreuse, celui-là n'est pas un chrétien vulgaire. Et, dans ce sens, Bourdaloue avait raison de s'écrier: " Les saints n'ont ^{été} saints que parce qu'ils ont rempli leurs devoirs, et ils ont rempli leurs devoirs parce qu'ils ont été saints. " (N.E.I.p.211).

Cette conception large et généreuse du devoir d'état avait été un demi-siècle plus tôt, l'idée maîtresse de Saint-François de Sales (F.Strowski. Saint-François de Sales, Paris 1898.p.267). Les contemporains de Monsieur de Genève s'imagin^{aient} ~~ent~~ que la sainteté " la vie dévote " ne pouvait habiter que " les cloîtres et solitudes ". L'Introduction à la vie dévote leur apprit que la dévotion la plus haute s'accommodait à merveille aux vocations les plus diverses et les plus profanes.

" C'est une erreur, ains une hérésie, de vouloir bannir la vie dé-

vote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés. (Introduction à la vie dévote. Première Partie, Ch.III " Que la dévotion est convenable à toutes sortes de vocations et professions. E.M.T.III.pp.20 et 21).

En un style moins pittoresque, Bourdaloue répète la même vérité "... on ne doit point croire que d'observer religieusement ses devoirs et de s'y tenir inviolablement attaché dans sa condition, ce soit si peu de chose, et qu'on n'ait besoin pour cela que d'une vertu médiocre. Parcourez-tous les états de la vie, et considérons-en bien toutes les obligations je prétends que nous n'en trouverons aucun, qui, selon les événements et les conjonctures, ne nous fournisse mille sujets de pratiquer ce qu'il y a de plus excellent dans la perfection évangélique" (N.E.VI.p.449. Voyez aussi I.218 et III.412).

Seulement, du même principe Saint François de Sales et Bourdaloue tirent des conclusions opposées.

" Puisque la sainteté s'accomode à toutes les vocations, il faut que tous hommes et femmes, prêtres et laïques, riches et pauvres s'efforcent vaillamment d'atteindre les sommets de la vie dévote", dit Saint François de Sales. Et toute son oeuvre n'est qu'une longue exhortation à dépasser le devoir pour " faire promptement et affectionnement le plus de bonnes oeuvres que nous pouvons, encore qu'elles ne soient aucunement commandées, ~~mais~~ ains seulement conseillées ou inspirées ". (E.M.III.p.16).

" Puisque l'accomplissement du devoir d'état conduit à la ⁷ sainteté, dit Bourdaloue, enfermons-nous dans notre devoir d'état, ne jettons pas les yeux sur un idéal trop sublime et, pour nous prémunir sûrement contre toute illusion, songeons, avant tout à fuir le péché et ne

pensons guère au surcroît et à la sainteté. Faisons notre devoir !....
" Dieu veut que notre sainteté consiste dans nos devoirs, et nos devoirs nous coûteront toujours: hors de nos devoirs ce qui nous semble sainteté n'est qu'un fantôme de sainteté, qui ne peut servir ni à glorifier Dieu, ni à édifier les hommes; qui souvent même n'est propre qu'à nourrir l'orgueil et à nous enfler. Au lieu que la vraie sainteté, cette sainteté commune dans un sens, mais si rare dans l'autre porte avec soi une certaine bénédiction dont Dieu tire sa gloire, dont les hommes se sentent touchés, et qui nous tient nous-mêmes, sans ostentation, sans faste, dans la règle et nous preserve de mille abus ".
(N.E.I.p.213).

Insensiblement et inconsciemment Bourdaloue passe de l'idée de devoir d'état à celle de devoir pur et simple et, de bonne foi, s'imagine avoir résolu l'antinomie de l'obligatoire et du facultatif, du devoir et de la perfection. " Règle excellente ! juger de sa dévotion par son devoir, mesurer sa dévotion sur son devoir, établir sa dévotion dans son devoir. Règle sûre, règle générale et de toutes les conditions"
(N.E.VI.p.449).

A prendre isolément, les déclarations de Bourdaloue, son paradoxe n'apparaît pas aussi grossier et aussi manifeste et même on pourrait citer plusieurs pages où en termes excellents il exhorte à chercher dans le devoir d'état la véritable sainteté et où il distingue avec netteté le nécessaire du facultatif, le devoir de la perfection. (N.E.III, 412, VI, 453 et 469).

Néanmoins, si l'on considère l'ensemble de ses réflexions sur le devoir d'état et si l'on tâche de se rendre compte de l'impression réelle et définitive laissée à l'auditoire, il faut avouer que celle-ci

n'est pas favorable à la perfection: il semble avoir voulu prêcher la sainteté dans le devoir d'état et, en fin de compte, il s'est fait que, peu à peu, il a raccourci la sainteté à la taille du devoir pur et simple. (N.E.VI.pp.449, 450).

11. La défiance vis-à-vis du zèle.

Bourdaluë relègue le chrétien dans le devoir d'état et même dans cette sphère restreinte, le met en garde contre un idéal trop sublime. Il reste dans la même ligne en recommandant avec insistance la solitude et la retraite et en témoignant peu de faveur à l'apostolat laïque.

Toujours obsédé par les abus de la propagande janséniste, Bourdaloue se garde bien de jeter ses auditeurs dans les oeuvres de zèle: il a peur de leur donner ~~des oeuvres de zèle~~ dans l'agitation du labeur apostolique, une source de dissipation, une pâture pour leur vanité et même une satisfaction et un aliment pour leurs rancunes. " Car de croire que tout zèle pour la perfection du prochain soit un zèle inspiré de Dieu, abus, Chrétiens: si cela était, il ne serait pas si prompt, ni si naturel, il ne serait pas si aisé de l'avoir; il en coûterait davantage pour le soutenir, et l'on ne verrait pas les plus imparfaits, et souvent même les plus libertins, s'en faire honneur.

Mais l'illusion est de confondre les choses et de prendre pour vrai zèle ce qui est passion et pure passion: je veux dire de prendre pour zèle ce qui est chagrin, de prendre pour zèle ce qui est inquiétude, de prendre pour zèle ce qui est intrigue, de prendre pour zèle ce qui est envie, de prendre pour zèle ce qui est ambition et intérêt; car tout cela, quoiqu'infiniment éloigné d'un zèle chrétien, ne laisse pas

de l'imiter et d'en prendre toutes les apparences. Ainsi l'envie semble-t-elle déplorer dans le prochain des défauts qu'elle se plaît à y remarquer; ainsi l'ambition, sous prétexte de rétablir ou de maintenir l'ordre cherche-t-elle à dominer, ainsi l'esprit d'intrigue trouve-t-il par là mille occasions de se produire et de s'ingérer; ainsi la vivacité d'une âme naturellement inquiète la porte-t-elle à sortir hors d'elle-même pour s'attacher aux imperfections du prochain, et pour y trouver des sujets sur quoi s'excuser; ainsi la mélancolie prend-elle le nom de zèle pour avoir le droit de contester et de condamner. " (N.E.II.pp.333, 334).

La morale de Bourdaloue est toute individualiste, jamais il ne rappelle qu'un chrétien doit se doubler d'un apôtre et dans le seul sermon sur le zèle qu'il nous a laissé (N.E.II.p.325), au total il prêche bien plus contre le zèle qu'en sa faveur: " Chrétiens, pensez-à vous-mêmes, corrigez-vous vous-mêmes, n'avez point tant de zèle pour les autres, ou plutôt mesurez le zèle que vous avez pour les autres sur le zèle que vous devez avoir pour vous-même, et de celui-ci tirez des conséquences pour celui-là " (N.E.II.p.325).

Bourdaloue accorde au zèle le salut obligé: " il n'est rien de plus sublime, ni même de plus héroïque dans l'ordre des vertus chrétiennes que le zèle du salut et de la perfection du prochain ". (N.E.II.p. 325). Mais il revient immédiatement à son épigraphe. " Medice, cura teipsum " et tout le discours est un rappel énergique au souci de la perfection individuelle, un cri d'alarme contre les dangers et les illusions du zèle.

12. L'attitude effacée du vrai chrétien.

Dans la mesure où Bourdaloue se défie du zèle, il recommande le silence et la retraite. Assurément l'initiative, l'activité, l'humeur belliqueuse ne sont pas les qualités dont il pare le chrétien idéal, il se l' imagine plutôt comme un homme paisible, effacé et même quelque peu reclus: "..... je me ⁴ fais une loi de m' éloigner du monde à certains moments, à certains jours, et d'avoir des temps destinés au repos, à la solitude, pour les employer à la perfection de mon âme et à mon salut. Plus je serai ⁴ embarrassé de soins et d'affaires, plus je me croirai dans l' obligation de pratiquer cette loi. Plus je serai du monde, plus je comprendrai que je dois m'attacher à ce saint exercice de la retraite et de la séparation du monde. Bien loin que les distractions du monde m'en détournent, c'est ce qui m'y portera, puisque c'est ce qui m'en fera voir la nécessité. Et s'il faut enfin sortir tout à fait du monde, et le fuir absolument non pour en éviter seulement la dissipation, mais la corruption, je lui dirai un éternel adieu, et j'en sortirai (Sur l' éloignement et la fuite du monde N.E.III.p.483. Voyez aussi IV. p.493. VI. p.463 et p.461).

13. Les mobiles du devoir.

Donc Bourdaloue est avant tout le prédicateur du devoir. Rarement et comme à regret il invite à dépasser le devoir, à tendre à la perfection. Il a même trouvé une formule très séduisante, où grâce à une équivoque, il réduit la perfection au devoir et concilie son antipathie pour les faux dévots avec son zèle très réel pour la vraie dévotion.

Toujours préoccupé (Cfr. Dis.p.43) de révéler et d'expliquer les consciences à elles-mêmes, Bourdaloue préfère l'aspect négatif de la

morale à son côté positif et s'adonne beaucoup plus à l'analyse psychologique qu'à la théorie proprement dite.

En un mot, il fait tout haut l'examen de conscience de ses auditeurs, mais il ne va guère au delà. D'après Bourdaloue, les pécheurs auxquels il s'adressent, sont avant tout, victimes d'illusions. Grands dévots ou simples fidèles, ils ont la prétention d'être excellents chrétiens. Qu'on réforme leur fausse conscience, qu'on leur ouvre les yeux sur leurs iniquités, ils seront honteux d'être si peu ce qu'ils sont si fiers d'être et ils se corrigeront. Aussi Bourdaloue n'insiste guère sur "les mobiles" du devoir.

" Il faut éviter le péché ", énonce d'abord et sommairement Bourdaloue. " Vous n'évitez pas le péché ", déclare-t-il ensuite. Et alors il divise, analyse, développe, tonne, convainc et quand il a déchiré tous les voiles et éclairé tous les recoins des consciences les plus compliquées, l'heure est avancée, le prédicateur est lassé, il croit d'ailleurs avoir fait l'essentiel et il termine brusquement sans avoir parlé à son auditoire des " pourquoi " du devoir.

La cause première du devoir, c'est Dieu, l'être absolu dont seule la volonté peut imprimer à l'acte moral son caractère strictement obligatoire.

Bourdaloue sait très bien que Dieu est le fondement métaphysique de la morale chrétienne, il le sous-entend toujours, jamais il ne le rappelle formellement.

Dieu, principe et fin de l'ordre moral est aussi l'être infiniment aimable et sa divine amabilité est le stimulant le plus efficace de la vertu.

Bourdaloue fait de l'amour de Dieu le sujet d'un sermon (N.E.II.p.

524) il lui consacre la moitié d'un panégyrique de St. Pierre (N.E.VI, p.181), il y revient dans une instruction de sa Retraite spirituelle (N.E. IV. p.530). Et c'est tout, à part quelques allusions rapides, inévitables dans l'oeuvre d'un prédicateur. Et même dans le sermon sur l'amour de Dieu, il est avant tout question des dispositions requises pour rester dans l'amour de Dieu, dans l'état de grâce, bien plus que des infinies beautés et de l'affection qu'elles méritent.

Si Bourdaloue ne parle guère de l'amour que nous devons avoir pour Dieu, il parle encore moins de l'amour que Dieu a pour nous et par une suite logique de cet étrange oubli, il parle fort peu de la personne de Notre-Seigneur.

Dieu, saisi par le pénible effort de l'abstraction philosophique attire l'intelligence bien plus qu'il ne séduit le coeur. La seconde Personne de la Sainte Trinité, ayant revêtu la nature humaine, nous a donné le Dieu que nos sens peuvent percevoir et que notre coeur peut aimer. Et si la fin principale de l'Incarnation a été d'offrir à Dieu une expiation adéquate du péché originel, une de ses fins secondaires les plus importantes a été de faire succéder au Yahvé terrible et invincible de l'Ancienne Loi, le Fils de l'homme au coeur très humain, très aimable et très aimant.

Bourdaloue, prédicateur de l'Evangile, ne pouvait pas ne pas parler de Jésus-Christ, mais comme la part qu'il fait à sa divine Personne est restreinte ! Comme le portrait qu'il en trace est flou, ternes et incomplet ! Comme surtout il parle peu de son amour pour les hommes et de l'amour que les hommes doivent avoir pour Lui !

Pour se rendre compte de l'attitude de Bourdaloue à l'égard de Jésus-Christ, qu'on lise ses sermons sur la Passion. Sur la voie dou-

louloureuse, plus que partout ailleurs, le Christ témoigne et mérite l'amour; et la piété du peuple chrétien a toujours cherché dans la méditation des souffrances du Crucifié la meilleure source de ses larmes et de ses affections pieuses. Quant à Bourdaloue, il déclare nettement: " On vous a cent fois touchés et attendris par le récit douloureux de la passion de Jésus-Christ et je veux, moi, vous instruire En deux mots, mes chers Auditeurs, qui vont partager cet entretien, vous n'avez peut-être jusqu'à présent considéré la mort du Sauveur que comme le mystère de son humilité et de sa faiblesse; et moi je vais vous montrer que c'est dans ce mystère qu'il a fait paraître toute l'étendue de sa puissance: ce sera la première partie. Le monde jusqu'à présent, n'a regardé ce mystère que comme une folie, et moi je vais vous faire voir que c'est dans ce mystère que Dieu a fait éclater plus hautement sa sagesse: ce sera la seconde partie. (Sermon pour le Vendredi Saint. Sur la Passion de Jésus-Christ. N.E.II.p.638).

Lisez les exhortations sur la passion (N.E.V.pp.150-271) Bourdaloue d'abord énonce brièvement la circonstance de la Passion qui fait l'objet de l'entretien, par exemple (p.152): la prière du Christ dans le jardin, il y signale une vertu spéciale que le Christ y a pratiquée, ici la Soumission et fait en deux points un développement bien conduit sur la soumission que nous devons à Dieu. Au début de la seconde partie, il revient un peu à Jésus-Christ prosterné dans le jardin, mais pour le quitter aussitôt, si bien que le divin souffrant n'est pas le centre du discours, il n'est qu'un point de départ, l'occasion d'une dissertation morale où le raisonnement et l'analyse psychologique ne laissent aucune place à la contemplation pieuse et à la compassion. Bien d'au-

tres exemples encore pourraient mettre en relief cette singulière attitude de Bourdaloue à l'égard de la personne du Christ. Il en est un qu'un jésuite ne peut omettre de citer, tant il lui paraît étonnant. Bourdaloue a ~~sempre~~ composé sur le modèle des exercices de St. Ignace une retraite spirituelle. Dans toute leur ampleur, les exercices devraient durer un mois pendant les quatre semaines duquel le retraitant passe successivement par les trois stades principaux de la vie spirituelle. Durant la première semaine, il médite les grandes vérités de la vie purgative, durant la seconde et la troisième il s'exerce à la vie illuminative et durant la quatrième il tâche d'atteindre la vie unitive. D'ordinaire la durée de ces exercices est réduite à huit jours distribués en quatre groupes, qui représentent en raccourci les grandes semaines de la grande retraite. Depuis la seconde semaine jusqu'à la fin, l'objet principal des méditations du retraitant est la vie du Christ; dans la 2^e semaine, sa vie apostolique, dans la troisième, sa vie souffrante et dans la quatrième sa vie glorieuse. Le but de tous les efforts est indiqué par cette prière que St. Ignace place sur les lèvres du retraitant au début de chaque exercice: " ut magis cognoscam Christum, eum amem atque sequar ". Or, dans toute sa retraite spirituelle qu'il s' imagine avoir calqué sur les exercices de St. Ignace, Bourdaloue ne rappelle jamais cette prière et n'exhorte pas une seule fois à l'amour de Jésus-Christ. Si Bourdaloue revenait sur terre et prêchait sa retraite à des jésuites, ceux-ci seraient stupéfaits et irrités en constatant qu'un si grand prédicateur n'a pas compris l'idée fondamentale des exercices spirituels du fondateur de son ordre.

Si Bourdaloue ne rappelle pas que Dieu est l'être absolu, le fondement métaphysique de la morale, s'il ne le propose guère comme l'être parfait, infiniment digne de service et d'amour, il n'insiste pas da-

vantage sur sa qualité de rémunérateur suprême du bien et du mal.

Sans doute, Bourdaloue, comme tout prédicateur a fait l'un ou l'autre sermon sur le bonheur des Elus. (N.E.I. pp. 69-90, pp. 341-345) et le malheur des Réprouvés (N.E.I. 345-347, II. 274-294, IV. 455-460).

Là, invité par son texte ou par les circonstances, il a traité ces sujets ex professo, ailleurs, il se tait ou à peu près sur la récompense et le châtiment éternels.

Passé encore qu'il néglige un peu le Paradis dont il croit indigne la plupart de ses contemporains, mais obsédé par la pensée du péché mortel il devrait rappeler souvent l'enfer à ses auditeurs. Il n'en est rien, tant Bourdaloue est peu préoccupé de proposer les stimulants du devoir. Même sa description de l'enfer ne se ressent d'aucun rigorisme et d'aucune exagération. (N.E.IV.455).

Donc, il ne souligne pas les conséquences éternelles du péché et de la vertu. Il en souligne encore moins les conséquences temporelles.

Dieu n'est pas un despote fantasque et imbécile qui édite des lois pour contenter sa manie de l'arbitraire et sans souci de les adapter aux dispositions et aux aspirations de ses sujets. Il est à la fois assez sage et assez puissant pour faire coïncider le plein épanouissement de la vertu avec le développement intégral et harmonieux de la nature humaine. L'homme infidèle à la loi divine, non seulement compromet ses destinées éternelles, mais, de plus, agit au rebours de ses tendances les meilleures et les plus profondes, force, fausse et détraque son organisme intellectuel, moral et même physique et se voue à l'ennui et au malheur.

Très rarement Bourdaloue signale cette merveilleuse harmonie qui règne entre la nature humaine et la ^{loi} divine. Jamais il ne persuade à

ses auditeurs que leur soif de vérité, de justice, d'amour, de beauté, de bonheur trouvera dès ici-bas son meilleur apaisement dans l'étude et la pratique des commandements de Dieu et ce n'est que par quelques allusions rapides qu'il indique les ravages produits dans la santé par la fièvre de la luxure et de l'orgueil. (N.E.I.372, VI, 554).

Enfin il est un des stimulants du devoir que Bourdaloue ne relève pas plus qu'il ne relève les autres et que ses appréciations pessimistes et ses exigences rigoristes devraient lui suggérer plus que les autres: c'est la confiance dans la grâce divine. Encore une fois, ici, comme si souvent ailleurs, des réserves s'imposent: évidemment Bourdaloue n'ignore pas que sans la grâce nous ne pouvons rien et qu'avec la grâce nous ne pouvons tout, même, invité par les circonstances ou par son texte, il emploie deux ou trois discours à traiter ce sujet ex professo (N.E.I.329). Mais ailleurs, il n'insiste pas sur ce grand remède à notre faiblesse, bien que souvent il se plaise à développer, parfois même à exagérer toutes les difficultés de la vie chrétienne.

Ainsi donc, Bourdaloue tout d'abord indique brièvement toutes les exigences du devoir, sans jamais les atténuer, parfois même les aggravant, ensuite longuement et impitoyablement il fait prendre conscience à ses auditeurs de toute leur misère morale et enfin il tourne court et termine. D'ordinaire, il s'est tu, ou à peu près, sur la cause, le but et les mobiles du devoir et ne laisse à ses auditeurs pour les exciter à la pénitence et à la résurrection que la honte des faiblesses révélées par l'examen de conscience intransigeant et minutieux.

La cause, le but, les stimulants du devoir, restant dans l'ombre, le devoir semble avoir en lui-même son fondement métaphysique, et l'idée toute nue du devoir semble être la plus efficace pour réveiller les énergies morales. " Il faut faire le devoir, parce qu'il est le devoir

Bourdalone ne le dit pas, mais il paraît le dire et par suite de ce qu'il tait, bien plus que par suite de ce qu'il affirme, sa morale prend un~~e~~ faux air de morale naturelle et pour tout dire, un faux air de morale stoïcienne. Et ceci nous amène aux sources de la pensée de Bourdaloue.

CHAPITRE IV.

Les Sources.

1. Le faux air de morale stoïcienne.

M. Fortunat Strowski, dans son livre suggestif " Pascal et son Temps " décrit la naissance et le développement considérable du " courant stoïcien " en France, au dix-septième siècle (1^{re} partie, pp.18-126), et il conclut: " Ainsi, vers l'année 1640, en France, le plus grand écrivain, Balzac, le plus grand philosophe, Descartes, le plus grand ^{poète} ~~poète~~, Corneille, sont tout rempli de l'esprit stoïcien. L'esprit stoïcien s'est universellement insinué " (p.123). Il aurait pu ajouter: " Trente ans plus tard, le sermonnaire le plus fameux, Bourdaloue, revêtit, sans s'en douter, la morale chrétienne, d'un faux air stoïcien. "

La parcimonieuse biographie de Bourdaloue ne nous renseigne pas sur ses lectures et ses relations stoïciennes. D'ailleurs, c'est sans doute, par mille voies mystérieuses que la doctrine stoïcienne sera venue jusqu'à lui. Il l'a respirée dans l'atmosphère du temps et, dans son oeuvre, l'a adaptée et mélangée à la morale chrétienne dans des proportions diverses et plus ou moins heureuses. Parfois, il cite les Stoïciens (p.e.N.E.III.pp.502 & 503, V. p.438), mais ce n'est pas dans ces traces matérielles et trop rares qu'il faut surprendre et mesurer la dépendance ou, si l'on veut, la ressemblance: pour ce but une juxtaposition rapide de la morale stoïcienne et de celle de Bourdaloue est plus bien/féconde et plus sûre. (Sur la morale stoïcienne; cfr.Ed.Zeller, Philosophie der Griechen, IV. 189).

La métaphysique ne trouble pas le stoïcien: il est avant tout pré-

occupé de pratique et de morale. Dans l'oeuvre de Bourdaloue, la morale occupe la place prépondérante, le dogme, la métaphysique et même la théorie de la morale proprement dite y sont à l'arrière-plan.

Quand on interroge le stoïcien sur le fondement dernier de l'obligation morale, il répond: " La nécessité ~~de~~ d'accorder sa volonté individuelle avec la volonté universelle, cette âme mystérieuse de l'univers qui l'entraîne vers des destinées inconnues." Interrogé, Bourdaloue aurait répondu: " Dieu". Seulement, il ne prévient guère l'interrogation et, quand il le fait, il parle en chrétien, mais en insistant sur le bel ordre que Dieu a mis dans le monde et que l'observation de sa loi morale achève et conserve. Ce bel ordre du monde voulu par la Providence chrétienne ressemble au bel ordre du monde procuré et exigé par la volonté universelle des Stoïciens.

" Aussi est-ce par là que nous nous conformons aux desseins de sa sagesse dans le gouvernement du monde, et que nous secondons les vues de sa Providence. Qu'est-ce qui fait subsister la société humaine, si ce n'est le bon ordre qui y règne ? et qu'est-ce qui établit ce bon ordre et qui le conserve, si ce n'est lorsque chacun, selon son rang, sa profession, s'acquitte exactement de l'emploi où il est destiné et des fonctions qui lui sont marquées ? (N.E.VI.p.449).

Le stoïcien n'admet pas de degré dans le vice et la vertu, parce qu'il n'y en a pas dans le vice et le mensonge. En théorie, Bourdaloue admet des degrés dans le mal, mais, en pratique, il semble ne connaître que le péché mortel. Parfois, il élève à la dignité de péché mortel des péchés véniels et des imperfections et, même quand il fait les distinctions nécessaires, qu'il parle de la faute grave ou de la faute vénielle, son ton et son geste restent toujours aussi sévères (Cfr. Dis.pp.45 et suivantes).

Le stoïcien poursuit avant tout sa perfection individuelle et voit dans l'altruisme et surtout dans le prosélytisme un danger pour la perfection personnelle. Bourdaloue consomme son existence dans le zèle le plus ardent et le plus désintéressé, mais, dans sa prédication, obsédé par le zèle intempestif des jansénistes et des grandes dévotes, il ne parle guère du zèle et, quand il le fait, c'est d'ordinaire pour mettre en relief ses dangers et ses illusions. (p.e.N.E.II.pp.325-338). St. Ignace dans sa Retraite, immédiatement après l'amour du Christ, recommande avec insistance le zèle pour le salut du prochain. Bourdaloue croyant s'inspirer de Saint-Ignace prêche une retraite à des religieux et, chose inouïe, pas une seule fois ne les exhorte au zèle apostolique.

Le stoïcien a une confiance sans bornes dans l'influence de la raison sur la vertu. Pour lui, quand l'intelligence connaît et comprend la vertu, la volonté s'incline dans effort vers le devoir. Par contre, le stoïcien se défie de l'imagination et de la sensibilité: ce sont les deux grandes maîtresses d'erreur, qui, par la voie des passions, conduisent à tous les vices.

Le dix-septième siècle français est, en littérature, le siècle de la raison. Chez tous les grands écrivains de l'époque la raison gouverne, tyrannise même l'imagination et la sensibilité. Cependant elle ne les détruit pas et plus l'écrivain est grand et plus il est original, plus son style est coloré et ~~remuant~~ mouvementé. Aussi Emile Deschanel a-t-il pu parler du " romantisme des classiques " (Le romantisme des classiques, 3 vol. chez Calmann-Lévy) et Brunetière l'a déclaré: " les grands écrivains du XVII^e siècle, ceux que l'on peut appeler vraiment originaux, Bossuet et Pascal, Molière et La Fontaine, Racine, Mme de Sévigné, ne sont en vérité " représentatifs " de leur

temps que pour la moindre part d'eux-mêmes et par les moins originales de leurs qualités. Mais chacun d'eux y est, selon le mot du philosophe, " comme un Empire dans un Empire ". (Brunetière. L'éloquence de Bourdaloue. Revue des Deux Mondes. Tome 22^e, année 1904, p.563.)

Seul, Bourdaloue, réalise dans sa plénitude, le type traditionnel du classique: la raison partout, la raison encore et toujours, pas une seule tache de couleur, pas d'éclat de sensibilité, si ce n'est quelques phrases indignées contre l'hypocrisie janséniste. Ce style si " raisonnable" de l'écrivain est bien conforme au procédé du moraliste: pas ou peu d'appels à l'amour, à la ~~miséricorde~~ pitié, au repentir, à la générosité, mais en termes clairs et indiscutables l'énoncé du devoir, puis la démonstration froide, méthodique et lumineuse de toutes les défaillances, ainsi la raison se trouve instruite et convaincue de la nécessité du devoir et de la réalité de la faute; Bourdaloue persuadé que raison convaincue équivaut à volonté décidée, juge inutile de frapper l'imagination et d'émouvoir la sensibilité et descend de chaire.

Bien plus que la satisfaction toute métaphysique de savoir sa volonté confondue avec la volonté universelle, le sentiment de l'honneur est le principal soutien de l'âme stoïcienne dans la pratique de la vertu: " Fais ton devoir pour mériter l'estime des autres et surtout ta propre estime ! "

Bourdaloue montre à l'âme chrétienne l'âpre sentier du devoir. Lui présenter le viatique des pensées élevantes et stimulantes n'est pas son fait. D'ailleurs, il a si souvent tonné ^{en} contre la pose et l'orgueil secret des jansénistes et des faux dévots et toute sa prédication et sa morale ~~surtout~~ sortent logiquement de son indignation con-

cette pose et cet orgueil. Cependant, parfois, il ~~lance~~ lance des appels au sentiment de l'honneur où passe comme un écho de l'orgueil stoïcien: " Car quoiqu'en pense le libertinage, il y a toujours un avantage infini à faire son devoir; et d'avoir fait son devoir, j'ose avancer que, dans toutes les vicissitudes où nous exposent les différentes occasions et les accidents de la vie, cela seul est pour une âme pieuse et droite la ressource la plus assurée et le plus ferme soutien J'ai fait mon devoir. Cette pensée suffit à l'homme de bien pour l'affermir contre tous les discours et contre toutes les traverses. Quoiqu'il lui arrive de fâcheux, il en revient toujours à cette grande vue, qui ne s'efface jamais de son souvenir, et qui lui donne une force et une constance inébranlable. J'ai fait mon devoir. " (N.E.VI. Pp. 450, 451. Règles de la vraie dévotion).

Et ce n'est pas aussi un peu parce qu'il compte beaucoup sur le sentiment de l'honneur que Bourdaloue s'attarde à détailler au pécheur toute la honte de sa misère morale ?

2. L'utilisation de l'Ecriture Sainte.

D'ordinaire Bourdaloue prend le sujet général de son sermon dans l'évangile du jour. Par exemple, le jeudi de la seconde semaine du Carême, il parle des richesses (N.E.II.p.253) parce que l'évangile du jour est celui du mauvais riche. (Luc.XVI).

Le sujet, ainsi choisi, n'est pas toujours le principal que suggère l'évangile avec lequel même, parfois, il n'a qu'un rapport très éloigné. Ainsi, à propos de l'évangile de la veuve de Naïm Bourdaloue prêche sur la " Préparation à la Mort ". (N.E.II.p.464).

Le sujet général étant choisi, Bourdaloue oublie et le texte qu'il a pris comme épigraphe et l'évangile dont il est tiré. Il ne voit plus

que l'idée qui est son sujet général, elle toute seule. D'abord, il la circonscrit. Par exemple, délimitant ce sujet: Les richesses, il énonce: " La cause de tous les désordres qui se voient dans le monde, le monde maudit par Jésus-Christ, ce sont les richesses ". Considérant ensuite le sujet ainsi précisé, et encore une fois ne considérant que lui seul, avec la prodigieuse faculté d'analyse qui le caractérise " le maître du développement oratoire "(Brunetière. Manuel de l'Histoire de la Littérature Française. Bourdaloue. p.210) divise cette idée maîtresse, la dissèque, l'épuise et trace le plan de son discours jusque dans ses moindres ramifications. Les preuves qui se distribuent dans ces cadres sont fournies par les raisonnements personnels de Bourdaloue, basés pour la plupart sur ses observations psychologiques. Assez souvent, dans le cours de la ~~mon~~^{démon}stration l'Ecriture est invoquée mais toujours après-coup: avant tout Bourdaloue allègue son argument fruit de ses observations et de ses raisonnements personnels, après, mais après seulement, il amène l'Ecriture pour répéter sa propre pensée en des termes plus expressifs ou la confirmer par l'argument d'autorité

" Lorsqu'il s'agit de prouver, Bossuet croit n'avoir rien avancé tant qu'il n'a pas produit la parole de Dieu: mais aussi, lorsqu'il a cité ce témoignage, il se passe d'autres démonstrations et d'autres commentaires: il faut croire. Qu'on examine de près ses discours: les raisonnements fondamentaux ont presque toujours pour majeure et pour mineure et parfois pour prémisses et pour conclusion, un verset de l'Ecriture sainte; et quand en chemin il se rencontre une proposition accessoire qu'il faut démontrer d'un mot, un autre verset fait l'affaire. "(R. de la Broise S.J. Bossuet et la Bible, p.142). Toute la prédication est une perpétuelle paraphrase de l'Ecriture Sainte et sa pensée

n'est que le prolongement et l'explication de la pensée de l'Ecriture. Au contraire, l'Ecriture semble être le prolongement et l'explication de la pensée de Bourdaloue. C'est que pour Bourdaloue le principal est toujours sa pensée personnelle et originale. A cette pensée personnelle il adapte et subordonne l'Ecriture. Il cite la Parole de Dieu par fragments très courts dont il mesure les dimensions, dont il édulcore ou accentue le sens, afin de les adapter à sa démonstration, tel l'ébéniste pour l'encastrer et la dissimuler, rabote et lime une pièce rapportée, en avive la couleur ou l'atténue. Bourdaloue ne s'inspire que de lui-même, il ne voit dans un texte scripturaire que ce qui répète ou prolonge son propre argument: le reste est non avenu.

Mais l'exclusivisme de la pensée personnelle n'est pas seul responsable de ce procédé. Il faut aussi se rappeler que Bourdaloue n'est pas un poète. Bossuet, lui, est un poète: ravi brusquement par une image vive ou un mouvement hardi de l'Ecriture, il disparaît dans la nue ou oublie son auditoire et n'y revient qu'après avoir épanché le trop-plein de ses émotions lyriques. (Cfr. Brunetière. Revue des deux Mondes. Année 1904, p.540. L'éloquence de Bourdaloue). Bourdaloue n'est pas un poète, il est un orateur, rien qu'un orateur, " le plus classique de nos grands orateurs ". (Brunetière. Ibidem p.565), il ne perd jamais contact avec son auditoire et, par suite, tout ce qui strictement ne mène pas au but où il a promis de conduire, il l'élague sans pitié: " Nul ne sait mieux que lui traiter un sujet selon sa constitution et n'y rien ajouter d'extérieur ou de superflu ". (Brunetière, Manuel de l'histoire de la littérature française, p.120). D'ailleurs et c'est peut-être dire la même chose en des termes quelque peu dif-

férents: il est évéré que Bourdaloue n'est nullement " littérateur ".
" Il a tiré l'éloquence de la chaire de la servitude des déclamateurs " (Fénélon. Dialogues sur l'éloquence, p.59 du t.21 des Oeuvres. éd. Lebel) et son zèle apostolique est d'une sincérité et d'une simplicité absolue. (Cfr. Dis.pp. 10 et 11). Mais aussi Bourdaloue n'a pas eu la tentation d'exploiter la richesse littéraire des textes sacrés et par crainte scrupuleuse des ornements profanes il a privé son style de la chaste parure biblique.

Les textes allégués par Bourdaloue sont généralement courts, ils tiennent en une ligne ou deux. Et d'ordinaire ces textes courts ont l'allure de la sentence ou de la maxime, comme d'ailleurs la proposition maîtresse qui contient en puissance tous les développements de Bourdaloue. Peut-être y a-t-il là une manifestation de l'influence du milieu. Le dix-septième siècle fut, on le sait, d'une fécondité prodigieuse dans la littérature, genre maximes. L'art de faire des sentences courtes et vives s'enseignait avec soin dans les collèges, était un jeu de salon très à la mode et il trouvait son application jusque dans les Eglises dont les parois et les colonnes se couvraient de devises et de sentences les jours de grande/ fête/ et de grands/ deuil/. D'ailleurs, Bourdaloue ne se contentait pas de découper l'Ecriture sainte en sentences, il en frappait souvent lui-même et si l'on pourrait faire avec des extraits de Bourdaloue un livre de " Caractères " peut-être supérieur à celui de la Bruyère, on peut affirmer sans témérité qu'un livre fait de sentences de Bourdaloue ne serait pas inférieur aux "maximes" de la Rochefoucauld.

Les récits de l'Ecriture Sainte ou ses tableaux étaient des morceaux trop étendus pour entrer dans les cadres rigides de Bourdaloue. Il n'admettait que l'aide de petits textes, ceux-ci risquant moins de déborder ses développements personnels. L'habitude de citer par pe-

tits fragments et surtout l'habitude d'asservir l'Ecriture à sa pensée et non d'éveiller sa pensée au contact de l'Ecriture, enlèvent à Bourdaloue le souci d'étudier le contexte des passages allégués. Par suite, non rarement le sens du texte est altéré, parfois même tout à fait inexact.

Si Bourdaloue ne connaît pas ou du moins n'utilise pas " la suite de l'Ecriture " relativement à un chapitre ou à un livre, il la connaît et l'utilise encore moins par rapport à l'Ecriture toute entière. Si souvent Bossuet commente le Nouveau Testament à l'aide de l'Ancien - dans une Passion il oubliera presque Jésus-Christ pour ne plus écouter que les lamentations de Jérémie - souvent aussi Bossuet groupe en faisceau autour d'une vérité les différents textes, épars dans l'Ecriture, qui s'y rapportent. Cette pratique est rare chez Bourdaloue, et ce n'est pas étonnant: lui-même avec sa raison et son expérience ⁷ fait sa démonstration, l'Ecriture vient ensuite pour prolonger ou confirmer son argument personnel, dès lors pourquoi se mettre en quête d'une multitude de témoignages scripturaires ?

Il ne faut cependant pas exagérer. Bien que dans sa prédication Bourdaloue ne lui concède qu'un rôle assez effacé, il a de l'Ecriture une connaissance assez étendue et, dans ses sermons, les textes sacrés abondent, amenés semble-t-il de mémoire. La plupart sont cités exactement quant au sens, mais non quant à la lettre: ce sont des mots intervertis, des particules omises ou ajoutées et d'autres altérations de détail, qui révèlent que le texte n'a pas été copié ou vérifié dans l'Ecriture elle-même.

Si le texte sacré ^h s'entre dans la démonstration de Bourdaloue qu'en s'y adaptant parfaitement; voire même en se raccourcissant à sa taille cependant une fois cité et traduit il n'est pas immédiatement abandonné. Au contraire assez souvent -et en cela il utilise cette prodigi-

euse faculté d'invention avec laquelle il a tout d'abord fécondé l'idée maîtresse de son discours- il explique, développe le texte cité, il en épuise tout le contenu - uniquement, il est vrai, dans le sens de sa démonstration personnelle, le reste est non venu- mais enfin il l'épuise vraiment, " avec une fécondité effrayante qui n'a d'égal que celle de Saint-Augustin, (Longhaye S.J. La Prédication, 2^e édit. p.251).

Parfois Bourdaloue semble être réellement inspiré par son texte et comme entraîné par lui en dehors du chemin rectiligne qu'il s'était tracé. Les Prophètes surtout, ont le don d'arracher Bourdaloue à sa méthode. Gagné par l'indignation des Voyants d'Israël il s'élève au dessus de la chaleur du raisonnement et empoigne la sensibilité. Il est vrai, les Prophètes ne sont pas seuls responsables de cette verve inaccoutumée, car alors, presque toujours, Bourdaloue dit son fait aux jansénistes dont la pieuse hypocrisie répugnait tant à sa droiture exceptionnelle (Cfr. Dis. p. 32 et p. 10 et seq.)

3. Bourdaloue et les Saints Pères.

Des réflexions analogues à celles qui ont été faites sur Bourdaloue et l'Ecriture Sainte peuvent se répéter à propos de Bourdaloue et les Saints Pères. Comme l'Ecriture, les Saints Pères sont cités par Bourdaloue avec une abondance qui est l'indice d'une lecture étendue, mais eux aussi, sont d'ordinaire cités après coup, c'est-à-dire pour répéter en des termes plus expressifs la pensée personnelle de Bourdaloue, soit pour la confirmer par l'argument d'autorité.; eux aussi et même plus que l'Ecriture ils sont adaptés, voire même raccourcis aux dimensions de la démonstration personnelle de Bourdaloue. Alors que d'ordinaire il n'inflige à la lettre et au sens du texte sacré que des altérations accidentelles, il prend avec les Saints Pères /

libertés. En de multiples endroits de ses oeuvres Saint Augustin parle des richesses. Jadis, Bourdaloue a parcouru ces passages. Il en a gardé un souvenir au mieux un écho lointain. Ce souvenir assez confus, Bourdaloue, avec sérénité, le cristallise dans une formule aux contours nettement arrêtés et en avant ! il annonce: " Comme l'a dit St. Augustin", et l'auditeur s'imagine entendre les paroles textuelles du St. Père à un endroit précis de ses oeuvres. Parfois aussi, Bourdaloue se trompe sur l'origine première de cet écho lointain. Ce résumé hardi de plusieurs pages de St. Augustin, il le transmet comme étant une belle réflexion de St. Chrysostome et vice-versa. Ce dont d'ailleurs Bretonneau s'était quelque peu aperçu. Voici ce qu'il dit dans sa préface croyant louer son homme. Sans s'en douter le brave éditeur est plutôt ironiste: " Du reste, ce ne sont point tant les paroles des Pères qu'il rapporte, que leur doctrine et leurs raisons. Il les développe, et surtout il les place si à propos et les fait tellement entrer dans son sujet, qu'on dirait que les Pères n'ont parlé que pour lui.... Qu'une pensée soit commune, il ne la rejette point: c'est assez qu'elle soit vraie, et qu'elle lui serve de preuve. Il l'approfondit et il la creuse, et par là même la met dans un tel jour, que de commune qu'elle était, elle lui devient particulière: de sorte qu'en pensant ce que d'autres ont pensé avant lui, il pense néanmoins, tout autrement que les autres ". (N.E.I.p.62).

Comme il est souvent très difficile de savoir le Père ou le passage allégué par Bourdaloue il faut généraliser avec prudence. Cependant si le nombre des passages qu'on peut identifier est relativement fort restreint, absolument il est assez considérable pour permettre une induction légitime: au minimum dans chaque sermon on peut identifier un passage des Saints Pères. D'ailleurs l'impossibilité de vérifier le plus grand nombre des textes prouve à sa manière: ces textes seraient

beaucoup moins nombreux si Bourdaloue ne les avait pas asservis et mutilés.⁽¹⁾

Donc la pensée personnelle de Bourdaloue refuse de se laisser inspirer, tout au plus tolère de se laisser confirmer ou prolonger, à condition cependant d'adapter et de limer les citations.

Cette " personnalité excessive " de Bourdaloue est, à mon avis, une des caractéristiques principales de sa manière, jusqu'ici elle n'a pas été mise en relief bien qu'elle permette de situer plus exactement la place de Bourdaloue dans l'évolution du genre sacré. On

(1) Cette liberté d'allures avec les Saints Pères expl^t semble expliquer une accusation dirigée contre Bourdaloue par quelques écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle, entre autres par plusieurs jansénistes et par Fénelon, et qui jusqu'ici n'a guère été relevée par les critiques du dix-neuvième siècle, sans doute parce qu'elle leur paraissait assez obscure et peu justifiée; c'est l'accusation " de ne pas être savant ni exact ". Par exemple on lit dans les mémoires inédits de Delyons: " le P. Bourdaloue (qu'on dit en passant n'être pas fort savant) l'a fait " et dans les Nouvelles ecclésiastiques du 17 Mars 1685: " Il (Bourdaloue) a bien soutenu sa vogue, mais être prédicateur et savant n'est pas toujours la même chose ". Et suit même l'indication de deux grosses bévues commises par Bourdaloue dans l'interprétation de Tertullien et d'Hugues de Saint-Victor. Cfr. H.C.III. pp.466, 467).

admet communément que depuis la fin du seizième siècle jusqu'au début du dix-huitième siècle l'homme ou mieux l'élément humain envahit le sermon de plus en plus jusqu'à le remplir tout entier. Le sermonnaire de la fin du seizième siècle ou du commencement du dix-septième siècle prêche à grand renfort de théologie et d'érudition patristique et scripturaire. Son discours est une dissertation savante où la psychologie humaine n'a pas de place (Cfr. Fortunat Strowski. Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au dix-septième siècle. Saint-François de Sales. p.179 et seq.) Cette psychologie humaine, Saint-François de Sales semble l'avoir introduite dans la littérature religieuse, car ces ouvrages pleins de la psychologie la plus déliée ont eu un succès de lecture prodigieux. Bossuet prêche " la parole de Dieu " dans toute la force de l'expression: " Je n'avancerai rien que je ne l'ai d'abord montré dans les divines écritures " répète-t-il fréquemment. C'est l'Ecriture faite homme. Cependant ses sermons ne sont pas uniquement de brillants cours d'exégèse entrecoupés de beaux morceaux lyriques: l'homme s'y retrouve toujours, décrit avec une profonde psychologie, mais qui ne va pas plus loin que l'homme universel. Bourdaloue fait un pas plus en avant. L'homme qu'il dépeint, c'est l'homme ou mieux ce sont les hommes ondoyants et divers du dix-septième siècle. On a pu faire un livre sur " la Société française au dix-septième siècle d'après les sermons de Bourdaloue " car ces portraits ont la valeur de documents historiques. Mais ce n'est pas seulement de cette façon que l'homme occupe chez lui plus de place que chez Bossuet, c'est aussi en ce sens que sa prédication est avant tout morale, alors que celle de Bossuet est surtout dogmatique. En outre l'homme est davantage dans l'œuvre de Bourdaloue que dans celle de Bossuet, parce que lui-même est beaucoup plus dans son œuvre que Bossuet ne l'est dans la sienne. Quand Bossuet parle, c'est l'Ecri:

(1) par Ferdinand Belin Paris Hachette 1875

ture et les Saints Pères qui parlent: il est leur magnifique interprète, mais leur interprète. Quand Bourdaloue parle, c'est surtout lui-même qui parle et ce sont l'Ecriture et les Saints Pères qui ont l'air d'être de son avis.

Cependant la prédication de Bourdaloue n'est pas encore l'éloquence purement humaine de Massillon ni surtout celle de ses successeurs, car la morale qu'il prêche c'est la morale chrétienne, franchement surnaturelle, ce n'est pas une morale purement naturelle et humaine et l'Ecriture n'est pas encore chez lui, comme elle sera trop souvent au dix-huitième siècle, un pur ornement littéraire. Bourdaloue est un apôtre tout court, il n'a rien de l'homme de lettres. L'Ecriture, dans ses sermons, est une autorité véritable, amenée, il est vrai, après coup, mais c'est une autorité, et de plus, si elle et les Saints Pères n'inspirent pas immédiatement Bourdaloue, ils l'inspirent médiatement: ses idées les plus personnelles sont faites avant tout d'éléments chrétiens et surnaturels. Ces éléments, Bourdaloue par l'intermédiaire de son éducation théologique, les a reçus de l'Ecriture et des Saints Pères. En s'assimilant ces éléments, Bourdaloue les a lui-même pensés à nouveau et il les a livrés à ses auditeurs, transformés et fro~~iss~~és par la puissante estampille de sa pensée personnelle.

Par malheur, la transformation est trop souvent altération. Le procédé est surtout sensible et regrettable dans l'utilisation de l'Ecriture principalement de l'Evangile.

Bourdaloue utilise l'Ecriture, il ne s'en inspire pas.

Au contact de la flamme de l'Ecriture, son style ne s'est ni coloré, ni échauffé et surtout sa morale ne s'est ni dilatée ni assouplie. Il cite et peut-être lit l'Evangile par fragments très courts, sans souci de leur contexte. Ces fragments qu'il raccourcit et qu'il isole encore davantage en les asservissant à sa dialectique personnelle,

ne reconstituent pas l'Evangile dans sa vérité et son intégrité. Aussi le Christ n'est pas au centre de la prédication et de la doctrine de Bourdaloue, rayonnant l'amour, la générosité, la piété, le dévouement fraternel, le zèle apostolique. Dans la mesure où la lumière du Christ a été voilée et limitée, la dureté, l'étroitesse et l'individualisme stoïciens se sont insinués. (Cfr. Dis. p.65 et seq.)

Si Bourdaloue montre une telle indépendance vis-à-vis des Saints Pères et de l'Ecriture, ces grands témoins de la révélation chrétienne qui s'imposent à tout prédicateur, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il soit plus docile à l'égard d'auteurs et de textes moins vénérables.

Déjà, retrouver chez lui, les traces des Saints-Pères est un travail ingrat, y rechercher celles d'auteurs ecclésiastiques, moins illustres et moins anciens est un effort peu récompensé. Néanmoins, puisqu'après les Saints Pères, on signale d'ordinaire les doctrines de l'Imitation, celles de Saint-Ignace de Loyola et celles de Saint-François de Sales comme les plus représentatives du développement de la morale et de l'ascétisme chrétiens (1), nous les comparerons brièvement aux doctrines de Bourdaloue. Cet examen comparatif se justifie aussi par l'admiration de Bourdaloue pour l'Imitation et pour Saint-François de Sales et par sa qualité de Jésuite.

(1) Voyez p.e.le Dictionnaire d'Apologétique de d'Alès et le Dictionnaire de théologie de Vacant à l'article " ascétisme ".

4. L'influence de l'Imitation.

" C'est pourquoi le saint auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, qui dut être un des hommes les plus versés et les plus consommés dans les mystères de la vie spirituelle et dévote, nous avertit sans cesse de n'entrer point trop dans les affaires humaines; et que, se proposant lui-même pour exemple, il reconnaît que jamais il ne s'est trouvé parmi le monde, qu'il n'en soit revenu plus imparfait qu'il n'était: Quoties inter homines fui, minor homo redii. " (N.E.IV.p.11).

Dans l'oeuvre de Bourdaloue, c'est à peu près la seule citation du fameux " libellus aureus ", c'est, en tout cas, la seule que j'y ai relevée.

" Le Saint auteur nous avertit sans cesse de n'entrer point trop dans les affaires humaines ". Bourdaloue a raison: l'Imitation recommande sans cesse la retraite et le silence et en fait une des conditions fondamentales de la vie chrétienne. Est-ce influence de l'Imitation ou réaction contre le zèle d'ostentation et d'intrigues des faux dévots ? En tout cas Bourdaloue lui aussi, insiste sur la nécessité de la réclusion. Son idéal n'est pas le chrétien militant qui se mêle au monde et à toutes ses agitations pour ramener le monde à Jésus-Christ, c'est le chrétien paisible et effacé que nos ancêtres Flamands du quinzième siècle représentaient " in een hoeksken met een boeksken ", " dans un petit coin, avec un petit livre ". (Cfr.W.Moll. Johannes Brugman en het godsdienst in leven onzer vaderen in de XV^e eeuw. Amsterdam. 1854.t.I.p.51 et Bourdaloue N.E.T.III.p.473 " Sur l'éloignement et la fuite du monde ").

Mais Bourdaloue n'a pas lu ou du moins n'a pas retenu l'incomparable chapitre V du livre III de l'Imitation: " De mirabili effectu divini amoris " le chapitre le plus lyrique de l'Imitation, le couron-

nement de tout le livre et le résumé de sa doctrine la plus intime. Pour le saint auteur, le but de la vie chrétienne est de conduire l'âme à l'union mystique avec Dieu ou plus exactement avec Jésus. Sa formule n'est pas: Il faut faire le devoir, mais: " Il faut aimer le Christ. " Et cet amour n'est pas un amour de tête, par lequel à l'aide d'une idée abstraite la raison bande avec l'effort la volonté, c'est un amour de toute l'âme, complet et véritable, où sans doute la raison commande, met l'ordre et l'harmonie, mais où le coeur est profondément ému et éveille dans l'imagination des images tour à tour hardies et gracieuses. Aussi l'auteur de l'Imitation ne démontre pas, il chante, et ce n'est pas de lui qu'on peut dire qu'il morcelle l'Evangile et ne contemple pas le Christ. Jésus enseignant, priant, triomphant et surtout, aimant et souffrant est au centre de sa doctrine et rayonne sur chaque page de son livre. Précisément parce que l'amour est son mot d'ordre et le Christ sa vision perpétuelle, il prêche sans relâche la générosité, le surcroît, la perfection.

" Amor modum saepe nescit, sed super omnem modum fervescit.

Amor onus non sentit, labore non reputat; plus affectat quam valet: de impossibilitate non causatur, quia cuncta sibi posse et licere arte bitratur ". (Imitation L.III, ch.V).

Nous voilà bien loin de la " Règle fondamentale et essentielle de la vraie dévotion " formulée par Bourdaloue: " Faire de son devoir son mérite par rapport à Dieu, son plaisir par rapport à soi-même, et son honneur par rapport au monde: voilà en quoi consiste, la vraie vertu de l'homme et la solide dévotion du chrétien ". (N.E.VI.p.448).

5. Influence de St. Ignace de Loyola.

Pour mesurer l'influence de Saint-Ignace de Loyola sur Bourdaloue

il suffit de juxtaposer la Retraite Spirituelle de Bourdaloue (N.E.IV) avec les Exercices du pénitent de Ma~~g~~re~~s~~e.

Toute la doctrine ascétique de Saint Ignace est condensée dans le petit livre des Exercices. Les adversaires les plus décidés de la Compagnie de Jésus en admirent ~~les~~ la composition vigoureuse, la pensée lucide et surtout la psychologie profonde et savante. Aujourd'hui encore des incrédules l'étudient pour y découvrir le secret de fortifier et d'assouplir toute l'âme et surtout d'éduquer la volonté.

L'amour est le grand mot des Exercices comme il est le grand mot de l'Imitation, mais l'Imitation entraîne avant tout à l'amour affectif et les Exercices à l'amour effectif; l'Imitation chante l'union mystique, intime et solitaire, S. Ignace prêche l'enthousiasme militant et propagandiste, le travail apostolique, mais enthousiasme et travail inspiré, soutenus par l'amour de Dieu ou mieux: par l'amour du Christ. Car dans les Exercices comme dans l'Imitation le Christ et l'Evangile sont au centre et: "ut magis cognoscam Christum, eum amen atque sequar." est la prière perpétuelle que Saint Ignace met sur les lèvres du retraitant.

L'auteur de l'Imitation est un poète, Saint Ignace est un soldat au cœur ardent, mais aussi à la raison très ferme et à la stratégie savante. Qui dit Exercices de Saint Ignace dit méthode rigoureuse et minutieuse. Le retraitant de S. Ignace fait, dans le monde spirituel, un voyage dont l'itinéraire est fixé dans les moindres détails; intervertir l'ordre des étapes, prendre un raccourci, hâter le pas quand le guide veut qu'on s'arrête aux fleurs du chemin, s'arrêter aux fleurs du chemin quand le guide veut qu'on aille d'un pas pressé le regard fixé sur le ciel, c'est risquer tout le succès du voyage, à tout le moins en diminuer beaucoup l'agrément et l'utilité: les Exercices de S. Ignace sont des exercices gradués, et la moindre faute contre leur

progression méthodique en compromet toute l'efficacité.

Pour chaque exercice, Saint Ignace n'a laissé qu'un canevas, mais un canevas détaillé. Libre au retraitsolitaire ou au prédicateur de développer ce canevas, mais il doit toujours le faire dans le sens des indications minutieuses de l'auteur et l'art de prêcher ou de méditer les Exercices consiste précisément à comprendre et à suivre le plus près possible la pensée de saint Ignace.

Du reste, trois siècles d'analyses attentives et d'expériences multipliées ont de plus en plus justifié dans ses grandes lignes et dans ses prescriptions les plus minimes la stratégie spirituelle de Saint-Ignace et sa merveilleuse pénétration psychologique.

S. Ignace ne partage pas l'illusion stoïcienne: il ne s' imagine pas que l'idée du devoir ayant pénétré dans l'intelligence, elle descendra infailliblement dans la volonté pour se transformer en actes et en vertus. Il connaît la complexité de l'être ondoyant et divers, il sait qu'il n'est pas seulement raison et volonté, qu'il est aussi coeur, imagination et matière. Aussi pour amener une idée abstraite des hauteurs théoriques de la raison jusqu'à la volonté pratique et efficace, sans doute il ~~l'a~~^{la} fait d'abord étudier sous tous ses aspects par l'intelligence, mais il la revêt aussi d'images multiples et vives afin de lui donner prise sur la sensibilité et même sur les sens.

Utilisant et connaissant le coeur et l'imagination, il ne les brusque pas: la raison aime les clartés complètes et les démonstrations rapides, gagner le coeur est besogne plus lente et plus compliquée, il y faut de la patience, plus que de la méthode: du tact.

On serait infini si l'on indiquait toute l'économie des procédés dont use S. Ignace pour agir sur la sensibilité et l'imagination. Il faut cependant en rappeler l'un ou l'autre pour mieux mesurer l'indé-

pendance ou la docilité de Bourdaloue. Au début de chaque exercice S. Ignace veut qu'on fasse ce qu'il appelle la " compositio loci " :

" Primum praeambulum est, compositio, videndo locum. Hic notandum est quod in contemplatione, vel meditatione de re visibili, ut est contemplari Christum Dominum nostrum, qui visibilis est, compositio erit videre visu imaginationis locum corporeum, ubi reperitur ea res, quam volo contemplari. Dico locum corporeum, ut V.g. templum, vel montem, ubi reperitur Jesus Christus, vel Domina nostra, juxta id quod contemplari volo. (Cfr. Exercitia S. Ignatii. Thesaurus Soc. Jesu. Brugis. Desclée. p. 77) " St. Ignace veut donc que dès avant la méditation, le retraitant se construise dans l'imagination un décor suggestif et impressionnant et S. Ignace attribue tant d'importance à ce décor que même lorsque le sujet de l'exercice est tout à fait abstrait, le retraitant doit, au préalable, le matérialiser dans une scène symbolique: " In meditatione de re invisibili, ut est hic de peccatis, compositio erit videre, visu imaginationis et considerare animam meam esse in hoc corpore corruptibili tanquam ⁱⁿ carcere inclusam et totum compositum in hac valle tanquam exulans inter ^{et} ~~in~~ bruta animalia. Dico ^{totum} ~~compositum~~ compositum animae et corporis scilicet me totum ". (Ibidem. p. 79).

Durant le cours de la méditation, le regard doit rester fixé sur la " compositio loci " sur la scène que l'imagination s'est forgée et que souvent même elle doit animer et élargir de plus en plus. Voici comme exemple typique, un extrait du canevas de la méditation sur l'enfer: " Primum praeambulum, compositio, quae hic est, videre visu imaginationis longitudinem, latitudinem et profunditatem Inferni

Primum punctum ^{erit} videre visu imaginationis ingentes illos ignes, et animas, velut in corporibus igneis

Tertium, olfacere odoratum imaginationis fumum, sulphur, sentinam

res putridas.

Quartum gustare gustu imaginationis res amaras, ut lachrymas, tristitiam et vermem conscientiae (Ibid. p.98).

Bien plus, quand le retraitant médite sur les fins dernières, S. Ignace veut qu'il entretienne dans sa cellule une certaine obscurité et même qu'il évite de regarder les fleurs ou tout objet agréable. Au contraire quand il médite sur la Résurrection du Christ ou sur les joies éternelles il doit admirer les fleurs, en respirer le parfum, se baigner dans la lumière et la chaleur du soleil: pour obtenir le maximum d'efficacité les sens eux-mêmes doivent mettre leurs vibrations d'accord avec la dominante du jour, douloureuse ou triomphante.

Dans sa Retraite Spirituelle, Bourdaloue s' imagine calquer les Exercices de Saint-Ignace. Hélas ! il n'en conserve guère que l'armature extérieure: la distribution en quatre semaines, le titre et l'idée principale de quelques exercices.

Pas une seule fois la " compositio loci "; aucune utilisation des minutieuses et multiples industries suggérées par S. Ignace pour impressionner le cœur, l'imagination et les sens; aucun appel au zèle apostolique pas plus d'ailleurs qu'à l'oraison intime avec Dieu; pas une seule fois la prière perpétuelle de S. Ignace " ut magis cognoscam, amen atque sequar "; l'Evangile et le Christ relégués à l'arrière-plan, voilés, morcelés; partout la raison froide et terne, nulle part un écho de élans mystiques et des ardeurs militantes du pénitent de Manrèse.

Et la minutieuse, l'incomparable stratégie spirituelle ignorée ou méprisée: inutile de chercher dans Bourdaloue les méditations fondamentales de St. Ignace, celles des trois Binaires, des deux Etendards, de la " Contemplatio ad amorem spiritualement ", ce sont cependant les méditations que S. Ignace a détaillées avec le plus de complaisance et celles où son génie ascétique manifeste le mieux son originalité, il y a

seulement une maladroite et pâle imitation de la méditation: " De Regno Christi ". L'ordre des exercices est bouleversé, par exemple quand l'âme devrait être absorbée toute entière par la joie de la Résurrection du Christ et l'espérance du Paradis, Bourdaloue lui demande l'usage qu'elle fait du sacrement de pénitence, et par un raisonnement d'un/ rigorisme et d'une logique inacceptables, il la trouble sur la valeur de ses aveux passés et évoque le spectre de la confession sacrilège (N.E.IV.p.536). C'est une lourde faute de tactique tout à fait contraire aux instructions les plus précises et les plus pressantes de S. Ignace. Une instruction sur le sacrement de pénitence, n'est pas à sa place à la fin de la quatrième semaine, la semaine de la joie, de la paix et du triomphe, elle doit s'insérer dans la première semaine, la semaine du péché et de la mort, et même dans cette semaine austère, faudrait-il biffer l'étonnant sophisme relatif à la confession sacrilège: " il est vrai que les personnes, même religieuses, qui approchent souvent du sacrement de Pénitence, doivent prendre extrêmement garde à ne s'y pas tellement habituer, qu'elles ne donnent pas à chaque confession tout le temps et toute l'attention nécessaire. Il n'y va pas moins que d'un sacrilège: et ce serait un étrange renversement, que, bien loin de se purifier au saint tribunal, elles s'exposassent à en sortir plus criminelles devant Dieu, qu'elles n'y étaient venues. Les fautes qu'elles viennent confesser peuvent n'être que vénielles; et, par la miséricorde de Dieu, ce ne sont point communément des fautes grièves: mais, du reste, toutes vénielles que sont ces fautes, il y a une obligation étroite, et sous peine de péché mortel, en les confessant, d'avoir une vraie douleur, et d'être dans une vraie résolution de les éviter. Sans cela, confession nulle et abus du sacrement. Désordre où l'on peut dire, dans un sens, qu'une âme religieuse peut plus aisément tomber que les plus grands pécheurs ". (N.E. IV.p.536).

Ce rigorisme est tout simplement contraire à la théologie la plus exacte et la plus saine comme d'ailleurs au bon sens le plus élémentaire.

Evidemment une contrition suffisante est requise sous peine de péché mortel de quiconque s'approche du sacrement de Pénitence, ne viendrait-il y chercher que l'absolution de fautes légères. Evidemment aussi il est possible que le chrétien dont la conscience n'est d'ordinaire chargée que de péchés véniels, s'approche du confessional, dépourvu, par négligence ou distraction, de la contrition suffisante, mais, dans une telle âme fuyant toujours avec horreur, le péché mortel, cette négligence et cette distraction ne peuvent être gravement coupables et il est absurde de dire qu'un homme en état de grâce entre au tribunal de la pénitence avec l'intention sincère de se sanctifier davantage et en sorte coupable d'un sacrilège dont il n'aurait pas conscience.

Néanmoins il n'y a pas désaccord total entre l'esprit de S. Ignace et la manière de Bourdaloue. Tous deux ils affectionnent les plans nets et détaillés, le ton catégorique, l'analyse psychologique, les formules courtes et pleines de sens.

Personne avant S. Ignace, n'avait insisté comme lui sur l'examen de conscience, à la rigueur il consentait à voir supprimer tous les exercices de la vie spirituelle pourvu qu'on gardât l'examen de conscience; et il est bien difficile de ne pas voir clair dans les replis les plus obscurs de son âme quand on s'abandonne à la méthode d'examen que S. Ignace développe longuement dans la première semaine des Exercices.

Bourdaloue, lui aussi, a une prédilection très marquée pour l'examen de conscience, faire prendre au pécheur une vive conscience de lui-même est son triomphe, et même il excelle si bien dans ce travail de finesse et de franchise qu'il s'y emprisonne et s'imagine avoir tout

fait quand il a enlevé au pêcheur toute illusion sur son honnêteté.

Cependant, tout compte fait, les Exercices de Saint-Ignace ne sont pas le livre de chevet de Bourdaloue. Mais Bourdaloue avait-il un livre de chevet ? L'Ecriture Sainte elle-même n'a pas le don de maîtriser l'indépendance de sa pensée, l'incomparable poème de l'ascétisme médiéval éveille son admiration sans entraîner son imitation, et c'est à distance comme distrait qu'il suit son père et maître, S. Ignace de Loyola.

6. L'influence de S. François de Sales.

Plus près de Bourdaloue, presque son compatriote et presque son contemporain, S. François de Sales a-t-il fait sur son esprit plus d'impression et laissé dans son oeuvre des traces plus profondes ?

" Les Pères, dit Bourdaloue, ont écrit pour la défense de notre religion, les théologiens pour l'explication de nos mystères, les historiens pour conserver la tradition de l'Eglise; ils ont tous excellé dans leur genre, et nous leur sommes à tous redevables; mais pour former les moeurs des fidèles, et pour établir dans les âmes une solide piété, nul n'a eu le même don que l'évêque de Genève, (Panégyrique de S. François de Sales. N.E.VI.p.129). C'est vrai, mais ce n'est pas tout à fait précis. L'idée maîtresse de Saint-François de Sales, la voici: la perfection chrétienne, la vie dévote comme il dit, n'est pas un privilège réservé aux cloîtres et aux solitudes, elle peut et elle doit s'adapter à toutes les conditions et à toutes les professions. " C'est une erreur, ains une hérésie, de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldatz, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du mesnage des gens mariés." (Introduction à la vie dévote. Première Partie. Chapitre III. E.M.pp.20 & 21).

" Mais qu'~~ai~~ y a-t-il donc, se demande Bourdaloue, dans cette doc-

trine (de S. François de Sales) qui la rende si universelle et si efficace ? qui fait que ni les savants ne trouvent rien au-dessous d'eux ni les faibles rien de trop relevé; qu'elle convient à toutes sortes de conditions, qu'il n'y a point de tempérament qui n'en ressente l'impression ? c'est, mes Frères, cette douceur inestimable, qui faisait distiller de la plume de notre saint évêque le lait et le miel ". (A.E.VI.p.129).

C'est vrai, mais Bourdaloue aurait pu pousser plus avant et chercher la racine de cette douceur incomparable et universelle. Cette racine, c'est l'amour: l'amour de S. François pour chacun de ses lecteurs et de ses pénitents, et surtout l'amour de Dieu dont il veut qu'ils aiment leurs œuvres, les plus banales afin de les transposer " dans la sainte dévotion ". D'ailleurs pour lui les œuvres en elles-mêmes importent peu et on a pu lui faire le reproche de ne pas les estimer assez: " La direction de Saint-François de Sales ne s'occupe pas assez de la nature et du choix des actes que pratiquera la dévotion.... " (Saint-François de Sales par Fortunat Strowski. p.201).

Et parce que " ... la vraie et vivante dévotion, o Philothée, suppose l'amour de Dieu; ainsi elle n'est autre chose qu'un vrai amour de Dieu et n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnement " (Introduction à la vie dévote. E.K.III.pp.14 & 15), parce que l'œuvre extérieure n'est rien et le sentiment intérieur, l'amour de Dieu est tout. " c'est une erreur ainsi une hérésie de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés ".

S. François de Sales excelle à embaumer de suavité les pratiques de la vie dévote et parfaite: ce n'est pas qu'il en rabatte d'une seule ligne les exigences et l'austérité, mais il donne des ailes à la dévotion en l'identifiant avec l'amour. " Le monde, dit-il, ne voit pas la dévotion intérieure et cordiale laquelle rend toutes ces actions agréables, douces et faciles ". (Introduction à la vie dévote. F.M.III p.17). " les pecheurs ne volent point en Dieu, ainsi font toutes leurs courses en la terre et pour la terre; Les gens de bien qui n'ont pas encore atteint la dévotion volent en Dieu par leurs bonnes actions, mais rarement, lentement et pesamment; les personnes dévotes volent en Dieu fréquemment, promptement et hautement. Bref, la dévotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnement....." (Ibidem, p.15).

L'amour de S. François de Sales pour chacun de ses lecteurs et de ses pénitents contribue aussi à donner à sa doctrine son universelle efficacité. En effet, il ne s'adresse pas à l'homme universel, à la nature humaine; toujours dans sa correspondance et même dans " l'Introduction à la vie dévote " il a en vue une individualité déterminée, bien concrète, dont il connaît tout le détail et qu'il aime véritablement comme seule une individualité peut être aimée. (Cfr. Saint-François de Sales par Fortunat Strowski/.pp.222.223 et 224).

Dans l'oeuvre entière de Saint-François de Sales est un appel incessant à la vie parfaite, à la dévotion, pour lui le grand secret de la dévotion c'est l'amour, amour mutuel de l'âme dévote et de Dieu, amour aussi ~~du~~ ^{des} prêtres pour l'âme dévote; et parce que cet amour de S. François de Sales pour les âmes n'est pas un amour philosophique de la nature humaine, mais qu'il atteint les âmes indivi-

duelles dans l'infinie variété de leurs psychologies concrètes, son oeuvre abonde en portraits infiniment variés, minutieux, vivants et souvent même amusants à force d'être pittoresques (Cfr. par ex. Introduction à la vie dévote, 3^e partie, ch. IV. E.M. III. pp. 140, 141).

Mais, si d'un mot, il sait attraper le geste ou la démarche de ses personnages, il excelle surtout à démont~~er~~er les ressorts intimes et complexes de leurs âmes, sa " façon d'écrire et de décrire est une lumière qui éclaire un coin de l'intimité, elle révèle à l'âme des mouvements que l'âme sentait en elle, mais qu'elle ne connaissait pas, ne dirigeait pas, ne dominait pas. A la suite de S. François de Sales, l'âme se replie sur elle-même, ou, pour parler comme notre auteur: " L'esprit se retire en l'âme ", où il retrouve, reconnaît et revendique son individualité, maintenant racontée et définie" (S. François de Sales, par F. Strowski, p. 255).

^{le}
Faut-il/rappeler S. François de Sales ne mutile pas la nature humaine et il apprécie l'imagination et la sensibilité à leur juste valeur: toute son oeuvre est pénétrée d'une émotion délicate qui fleurit à chaque page en images vives et gracieuses.

Et ce n'est pas le maître prudent de Philothée qui croit à la puissance sur la volonté des coups d'état de la raison pure. Déjà, S. Ignace de Loyola avait fait de la spiritualité une stratégie, mais il instruisait avant tout les âmes fortes, désireuses dès l'abord des grands combats et des grandes victoires, et sa méthode, toute minutieuse qu'elle soit, à l'allure guerrière et décidée, c'est une stratégie. Saint-François de Sales veut attirer à la dévotion toutes les âmes, même les moins mystiques et les plus débiles; pour épargner l'essoufflement des fortes montées, il mène aux sommets par des sentiers sinueux et fleuris: il fait de la spiritualité une sainte diplomatie.

" Après les saintes Ecritures, il n'y a point d'ouvrages qui aient

plus entretenu la piété parmi les fidèles, que ceux de ce saint évêque" (N.E.VI.p.129), mais ces ouvrages si vantés ne semblent pas avoir nourri et entretenu beaucoup les idées du prédicateur Bourdaloue.

Néanmoins Bourdaloue et S. François de Sales ont de commun la conviction profonde et souvent manifestée que la perfection consiste avant tout dans l'accomplissement rigoureux du devoir d'état; ils se rencontrent aussi dans la prédilection pour l'analyse pénétrante des âmes individuelles.

Seulement, Saint-François de Sales, parce qu'il pense que la sainteté coïncide avec l'accomplissement du devoir d'état, du devoir de tous les états, de tous les âges, de toutes les conditions, en profite pour prêcher sans cesse la perfection aux princes, aux artisans, aux femmes, aux vieillards, aux enfants. De la même conviction et du même principe Bourdaloue déduit une conclusion opposée: si la sainteté coïncide avec l'accomplissement parfait du devoir d'état, il est dangereux de placer la sainteté au delà du devoir, et sans cesse Bourdaloue raccourcit la sainteté à la taille du simple devoir. Au cours du raisonnement, il a, à son insu, transformé et abaissé le sens du mot: devoir; au début il signifiait accomplissement rigoureux et parfait de tout le devoir d'état, ce qui va bien au delà du devoir pur et simple et comporte en fait tout le surcroît ~~de~~ d'une sainteté consommée, à la fin de sa conclusion, " devoir " signifie le devoir pur et simple, l'ensemble des actes qui nous sont prescrits, ~~l'ensemble~~ ou défendus sous peine de désaccord complet avec la loi morale (Cfr. ~~Dis.~~ Dis. p.50 et s.).

S. François de Sales et, après lui, Bourdaloue ont fait entrer dans la littérature religieuse et surtout dans l'éloquence sacrée, la description minutieuse de l'infinie variété des âmes individuelles (Cfr. Dis. p. 77 et seq.). Seulement Saint-François de Sales ~~même~~ perpétuel

lement à son oeuvre sa propre individualité, avec une modestie et une bonhomie charmantes, mais enfin il s'y mêle tout entier avec les moindres détails de sa personnalité et ses livres valent comme témoignage *sur* son caractère, les meilleures attestations de ses contemporains.

Bourdaloue, au contraire, en classique impeccable disparaît complètement derrière son oeuvre. (Cfr. Dis. p. 8 et 9)

Saint-François de Sales ne dédaigne jamais de noter d'un mot sûr et pittoresque le détail physique, qui, dans le geste, la démarche, la physionomie ou la toilette, trahit l'originalité du caractère.

Par un nouveau trait de fidélité à la discipline classique Bourdaloue s'interdit ces descriptions trop extérieures et ces coups de pinceau: en relevant sur un visage ou sur un vêtement, le reflet des tendances intimes, il penserait compromettre la spiritualité de l'âme.

Faut-il signaler toutes les autres différences qui séparent Bourdaloue et Saint-François de Sales ? Elles s'accusaient assez d'elles-mêmes quand, en raccourci, nous exposons la doctrine du doux évêque.

7. L'homme de l'actualité.

Saint-François de Sales n'a pas été le maître de Bourdaloue, celui-ci s'est dérobé à son influence comme il avait décliné celle de Saint-Ignace de Loyola, de l'Imitation et même de l'Ecriture Sainte.

Bourdaloue n'est pas l'homme " d'un livre " ni d'un autre homme, il est l'homme de l'actualité. Cette dernière l'enveloppe, l'entraîne, l'hypnotise et par le prestige de son décor encombré mais transitoire, lui ravit le spectacle et l'enseignement du passé où longtemps avant le grand siècle, des hommes de génie et de sainteté avaient compris et exposé dans toute leur ampleur, la morale et l'ascèse chrétiennes.

CHAPITRE V;

Conclusion.

Bourdaloüe est un homme d'action. Le talent, le succès, son ardeur naturelle, sa conception rigoureuse du devoir d'état l'entraînèrent dès le début et, jusqu'à la fin le maintinrent dans le tourbillon d'une activité intense.

Dans un tel surmenage apostolique, la pensée est asservie et débordée par l'action. Même dans les rares moments de loisir solitaire, la pensée reste une forme de l'action: sa préparation ou son prolongement. En partie pour ce motif la pensée de Bourdaloue est avant tout analyse et observations psychologiques.

Jamais observateur ne fut mieux placé et jamais spectacle ne fut plus animé et plus séduisant.

Il vécut à Paris à l'époque où Louis XIV y faisait confluer toutes les noblesses, toutes les fortunes et tous les talents et les condamnait au plaisir pour se réserver le droit de gouverner. La grande fête littéraire et mondaine qu'il leur donna dura tout son règne et ne ralentit son entrain qu'aux jours attristés de la vieillesse du maître. A la faveur de cette oisiveté et de cette parade perpétuelles, dans " ce centre de la corruption du monde " (Bourdaloüe, 2^e sermon pour la Fête de tous les saints, N.E.V.409) toutes les passions humaines rivalisèrent et grandirent avec frénésie, revêtant tout à tour les formes les plus monstrueuses et les plus raffinées.

Admis et recherché à la Ville et à la Cour, lié " avec ce qu'il y avait de plus élevé dans le royaume " (N.E.I.p.33) Bourdaloue fut à la fois le spectateur privilégié de la grande fête et de le confident attitré de toutes les fautes secrètes et de toutes les souffrances inti-

mes.

D'ailleurs la curiosité générale du siècle allait aux mystères de l'âme humaine et le goût personnel de Bourdaloue et sa perspicacité le prédisposaient à rivaliser avec Molière dans le rôle de "contemplateur".

A 23 ans, à l'âge où l'homme se dégage de l'adolescent et prend son attitude définitive, sa sensibilité encore neuve reçut un choc brutal: l'agression des Provinciales (Cfr. Dis. p.32). Dès lors, blessé dans son amour pour la Compagnie et surtout révolté dans sa droiture exceptionnelle, il fixe son attention sur la pharisaïsme de la secte et lui réserve tout l'effort de sa pénétration psychologique. (Dis.p.32).

Mais il s'en aperçoit bientôt: les saints et les saintes de Port Royal n'ont pas le monopole de la fausse dévotion; à des degrés multiples et sous des nuances infiniment variées la " religion extérieure", le culte et le rite sans l'honnêteté et la morale, est la grande plaie de l'Eglise de France. Avant tout il faut raviver dans les âmes chrétiennes, le sens moral oblitéré. Et Bourdaloue laisse à d'autres l'exposé des splendeurs et des subtilités du dogme et se met à la réforme des mœurs. Sans doute, son zèle ne rebute point les petites gens. (Lettre de M.Ch.Fr.de Lamoignon. N.E.I.p.40), mais, en fait, il s'exerce surtout auprès des grands seigneurs et des gros bourgeois - il suffit de lire ses sermons, pour se rendre compte du niveau social de l'auditoire-.

Le décor prestigieux de Versailles et de Paris, de la Cour et de la Ville hypnotise son regard, rétrécit son horizon et lui cache la province, les petits bourgeois et les pauvres gens. Le démontage psychologique de tous les beaux pantins de la haute vie fait de Bourdaloue un pessimiste irrémédiable: " Pour un juste qui se sépare de la multitude nous pouvons compter mille pécheurs " s'écrie-t-il (N.E.III.p.599). A l'entendre, on ne se douterait pas qu'alors même du sol de France,

les saints et les saintes surgissent, chefs nombreux et écoutés de l'armée de la contre-réforme. (Cfr. Dis.p. 14).

Bourdaluoue a d'ailleurs un autre motif pour ne pas formuler en chaire des jugements optimistes. Pour lui, ses auditeurs sont des pharisiens. Ils veulent passer pour des saints ou du moins pour bons chrétiens et d'ailleurs s'imaginent l'être parce qu'ils déclament contre les ^{du} carnivores, multiplient leurs pénitences et leurs prières, forment des cabales dévotes. Leur grande faute, c'est une grande illusion. Et précisément aussi le grand travail et le grand triomphe de Bourdaloue, c'est de crever cette illusion et de faire prendre au pécheur une conscience vive et détaillée de son iniquité. C'est alors qu'il "frappe comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers sauve qui peut, il va toujours son chemin " (Sévigné. éd. Hachette, VI.332).

Alors aussi il manifeste toute la profondeur et toute la finesse de sa pénétration psychologique et d'une main sûre, projette une lumière inexorable dans les replis les plus sinueux et les plus obscurs des consciences les plus complexes.

Au terme de ce travail de finesse et de franchise sa verbe²⁵ est épuisée, l'auditoire est fatigué et l'heure est avancée: Bourdaloue tourne court, salue et termine.

Le mal dénoncé, mais pas ou peu d'exhortation au bien, beaucoup de spiritualité négative, pas ou peu de spiritualité positive ! Aux gros pécheurs ne demande-t-on pas tout d'abord l'aveu de leurs péchés ?

Pas ou peu d'appel à la perfection ! Se dispenser du nécessaire par l'affectation du surcroît, n'est-ce pas le propre du Pharisien ?

Pas ou peu d'appel au zèle apostolique ! N'est-ce pas sous le couvert d'un faux zèle que le janséniste propage ses erreurs et se permet la calomnie ?

*X l'amour
de Dieu
pour nous
et*

Les mobiles de l'action, les stimulants du devoir, même les terribles comme la mort et l'enfer, soulignés faiblement et surtout, ^Xl'amour que nous devrions avoir pour Lui, à peine évoqués dans quelques phrases peu chaleureuses.

□

D'ailleurs, Dieu lui même est trop souvent sous-entendu dans l'oeuvre et la morale de Bourdaloue et le Christ encore plus ! Cette présence trop effacée de Dieu et du Christ, la prépondérance exclusive de la raison et de la volonté, le peu d'estime pour l'imagination et le coeur, quelques appels trop accentués au sentiment de l'honneur, une conception étroitement individualiste du devoir, donnent à la doctrine de Bourdaloue un faux air de morale naturelle, autonome et, pour tout dire, stoïcienne.

La doctrine de Bourdaloue pèche plutôt par omission que par erreur. Il y a bien quelques appréciations et quelques théories manifestement inexactes (Cfr. Dis. p.48 et 82), mais elles sont très rares. Il n'a pas proprement altéré la morale et la spiritualité traditionnelle, mais l'exposé qu'il en donne est incomplet.

□

Le souci d'adapter la doctrine traditionnelle aux nécessités momentanées d'une époque et d'un milieu expliquent et parfois même excusent certaines lacunes. Encore faut-il rappeler que Bourdaloue eut le tort de ne pas regarder à côté et au delà du décor de Versailles : les limites étroites de son champ de vision ont faussé ses statistiques morales. Du reste ses auditeurs eussent-ils été tous aussi pervers qu'il le disait, la vérité intégrale pouvait seule les sauver. Le catéchiste et le prédicateur doit à ceux qui l'écoutent toute la doctrine chrétienne, car au dix-septième siècle comme de nos jours, la médiocrité de l'instruction religieuse est à l'origine de toutes les défaillances de la foi ou des moeurs. Et pour ne parler que des grands

seigneurs et des grandes dames dont la foule encombrait Versailles, quelle était la cause première et perpétuelle de leur corruption dorée: leur splendide oisiveté. Pour tous les hommes et surtout pour les favoris de la fortune, le grand préservatif contre les passions dégradantes et les plaisirs frivoles, c'est le travail. Il eut fallu diriger tous ces beaux inutiles vers les oeuvres de miséricorde spirituelle et corporelle et déprendre leurs coeurs de la griserie des plaisirs en les séduisant par l'idéal chrétien de la richesse et de l'aristocratie bienfaisantes. Au lieu de toujours rompre l'entretien immédiatement après la description de leurs turpitudes, il eût fallu après la salubre leçon d'humilité, leur donner les ailes de l'amour et de la confiance pour les élever jusqu'aux sommets de la pureté et du dévouement chrétiens.

Mais Bourdaloue pouvait-il être en avance de deux siècles sur la marche des idées et prêcher aux grands de la terre, avant Le Play et le Comte de Mun, le rôle de "valeurs sociales" chrétiennes?

Bourdaloue n'était pas encore "le roi des prédicateurs" et déjà, Saint-Vincent de Paul avait engagé dans la voie du dévouement social grands seigneurs et gros bourgeois. (Cfr. Saint-Vincent de Paul par le Prince Emmanuel de Broglie, 2^e éd. p. 54). Et, dès le mois de Mars 1630, deux ans avant la naissance de Bourdaloue, par l'initiative d'Henri de Lévis, duc de Ventadour, était fondée cette admirable Compagnie du Saint-Sacrement, qui jusqu'en 1665, groupant sous son drapeau par toute la France riches et pauvres, prêtres et laïques mais surtout riches et laïques, réalisa dans toute son ampleur le type de l'oeuvre sociale catholique. "Ce qui fait le fond des oeuvres de la Compagnie, lisons-nous dans une circulaire officielle de l'association, datée de 1660, c'est d'entreprendre tout le bien possible et d'éloigner tout le mal possible, en tout temps, en tout lieu, à l'é-

gard de toutes les personnes La Compagnie n'a ni bornes, ni mesures, ni restrictions que celles que la prudence et le discernement doivent donner dans les emplois. Elle travaille non seulement aux oeuvres ordinaires des pauvres, des malades, des prisonniers, de tous les affligés, mais aux missions, aux séminaires, à la conversion des hérétiques et à la propagation de la foi dans toutes les parties du monde, à empêcher tous les scandales, toutes les impiétés, tous les blasphèmes; en un mot, à prévenir tous les maux et à y apporter les remèdes; à procurer tous les biens généraux, et particuliers; à embrasser toutes les oeuvres difficiles, fortes, négligées, abandonnées; et à s'y appliquer, pour les besoins du prochain, dans toute l'étendue de la charité " (cité par Yves de la Brière dans " Ce que fut la cabale des dévots. Paris. 1905. p.21).

De plus, c'était déjà mutiler l'enseignement de la morale chrétienne que de s'abstenir d'exposer son fondement: une foi vive et éclairée est la première sauvegarde de l'honnêteté et de la pureté des mœurs et l'exposition du dogme s'imposait d'autant plus qu'alors " il y avait toujours les trois quarts de l'auditoire qui ignorent ces premiers fondements de la religion, que le prédicateur suppose qu'on sait et que la plupart des honnêtes gens étaient peuple à cet égard-là, (Fénélon. 3^e dialogue sur l'éloquence. OEuvres complètes, éd. Lebel. t.XXI.p.81).

Encore un coup, le souci d'adapter la doctrine traditionnelle aux nécessités momentanées d'une époque et d'un milieu expliquent et même parfois excusent certaines lacunes dans l'exposé, mais aucune circonstance atténuante ne peut justifier un prédicateur catholique qui relègue à l'arrière-plan la personne du Christ. " Non est in alio aliquo salus " a déclaré Saint-Pierre " (Actes IV.36) et qu'on ne dise pas qu'il faut réserver le Christ à la méditation des contemplatifs et des

mystiques ! Lui-même a protesté : " Non veni vocare justos, sed peccatores " (Luc. V, 32). Toute la tradition catholique s'insurge contre ce fatal oubli de la personne du Christ. L'apôtre avait perpétuellement sur les lèvres le nom de Jésus, les Saints-Pères l'ont imité et après eux, les représentants les plus authentiques de la piété médiévale et de la piété moderne : l'auteur de l'Imitation, Saint-Ignace de Loyola, Saint-François de Sales établissent le Verbe Incarné au centre de leur morale et de leur ascétisme, et chacun, à sa manière, répète et commente le mot de Tertullien : " Solutio omnis difficultatis, Christus ! "

Le Christ n'est pas l'âme et le centre de la prédication de Bourdaloue parce que Bourdaloue n'a pas assez lu ni médité l'Ecriture et surtout l'Evangile. Par imitation d'une habitude plusieurs fois séculaire, au début ~~du~~ de chaque sermon, il prend son point de départ dans l'Ecriture et souvent, en cours de route, il revient au Livre Sacré. Mais cette dépendance est tout à fait apparente. Au vrai, par fragments raccourcis et retouchés Bourdaloue surajoute l'Ecriture à sa pensée personnelle.

Cette pensée personnelle subit encore moins l'influence des Saints Pères et n'abdique pas davantage devant les maîtres plus récents de la vie chrétienne : l'auteur de l'Imitation, Saint-Ignace de Loyola, Saint-François de Sales. Mêlée au mouvement d'une action intense, elle en subit sans cesse le contrecoup et s'en laisse impressionner bien plus que par les échos lointains de l'antique tradition et les heures de solitude et de recueillement dont dispose Bourdaloue sont trop rares et trop voisines de l'action pour lui permettre de réagir contre l'actualité par la lecture et l'étude des vieux livres.

Quoiqu'il en soit des lacunes et des étroitesse de sa doctrine, Bourdaloue a vaillamment et glorieusement combattu le bon combat. Il n'a

pas tout dit de la vérité mais ce qu'il en a dit, il l'a inculqué avec une franchise, une logique, un désintéressement qui conquièrent de haute main, l'adhésion et le respect.

Chez Bourdaloue l'action fait tort à la pensée. Mais ce n'est pas qu'il se dérobe par l'agitation inquiète à l'effort et au recueillement intellectuels: une conception du devoir d'état étroite mais courageuse le maintient à l'écart de la table d'étude, il veut, par un exemple irréprochable, répéter son grand enseignement: " Les saints n'ont été saints que parce qu'ils ont rempli leurs devoirs et ils ont rempli leurs devoirs parce qu'ils étaient saints " (N.E.I.p.211), il est prédicateur et confesseur, c'est sa vocation, son devoir d'état: il s'y enferme, il s'y emprisonne, abandonner une heure à l'étude désintéressée de l'Ecriture, des Pères ou des grands ascètes, serait se permettre une joie intellectuelle dommageable au intérêts des âmes.

La vertu de Bourdaloue semble bien être la réalisation authentique de sa doctrine. Toutes deux sont courageuses, rigoristes, surnaturelles et chrétiennes dans leur fond le plus intime, mais ça et là teintées de philosophie naturaliste et stoïcienne. Toutes deux sont dominées et sévèrement ennoblies par l'idée du devoir, mais privées des grandes ailes de l'amour elles s'attardent dans les régions moyennes et ne s'élèvent pas à cette hauteur où la méditation perpétuelle de l'Evangile et la connaissance du Christ intégral ont élevé les saints et leurs doctrines.

Oui ! l'idéal de Bourdaloue est un peu surbaissé, mais l'indéfectible courage qu'il a dépensé à sa réalisation, suppose dans les profondeurs de l'âme un jaillissement continu d'enthousiasme et d'énergie: seul, un amour de Dieu ardent et profond, peut avoir ouvert et alimenté une telle source d'héroïsme. (Cfr. Dis. p. 13/14).

Au total, la vertu de Bourdaloue est supérieure à sa doctrine. La

doctrines est haute, sévère, mais étroite, incomplète, froide; sa vertu s'est appliquée à se mettre d'accord avec sa doctrine, elle l'a fait avec tant de loyauté, d'entrain, de constance et d'héroïsme qu'elle l'a dépassée. A quelles hauteurs ne serait-elle pas montée, éclairée et vivifiée par la pleine lumière de la doctrine traditionnelle !

Et d'ailleurs qui sait ? Toute âme a sa retraite inaccessible et sur les secrets édifiants de Bourdaloue, veillait sa modestie intranquillante : " Sur combien de choses la modestie du Père Bourdaloue a-t-elle jeté un voile qu'il n'est pas possible de lever ? car, content de plaire aux yeux de Dieu, scrutateur des cœurs, il cachait à ceux des hommes tout ce que la loi de l'édification ne l'obligeait pas de faire paraître. Une dévotion d'appareil n'était point de son goût et l'on ne pouvait être plus ennemi de l'ostentation. " (Lettre du P. Martineau N.E.I. p.35).

Table des matières.

(1)

Introduction.

I - VIII

Ch. I. L'homme : sa vie et son caractère.

1

Ch. II. L'époque.

15

Ch. III. La doctrine.

31

1. L'attaque janséniste.

31

2. La grande vérité d'expérience.

38

3. La grande vérité théorique.

39

4. Prédilection pour la morale.

40

5. Prédilection pour la morale négative.

41

6. L'examen de conscience.

43

7. L'absence de théorie et de système.

44

8. La prédication du devoir.

45

9. Le rigorisme.

47

10. Le devoir d'état, point de coïncidence du
devoir et de la perfection.

50

11. La défiance vis-à-vis du zèle.

55

12. L'attitude effacée du vrai chrétien.

57

13. Les mobiles du devoir.

Ch. IV

Les sources.

65

1. Le faux air de morale stoïcienne. 65
2. L'utilisation de l'écriture sainte. 69
3. Bourdaboue et les Saints Pères. 74
4. L'influence de l'Imitation. 80
5. L'influence de St Ignace de Loyola. 81
6. L'influence de St François de Sales. 88
7. L'homme de l'actualité. 93

Ch. V.

Conclusion.

94

Deo Gratias.